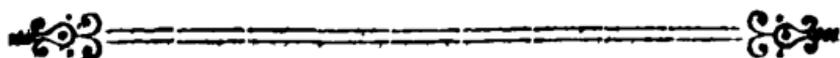


JOURNAL
HELVETIQUE,
DÉDIÉ AU ROI.

DECEMBRE 1741.



L E T T R E
AUX EDITEURS

MESSIEURS,

LES Morceaux que vous avez doné quel-
quefois sur les Plantes & dont j'ai sen-
ti l'utilité, m'ont engagé a travailler sur la
même Matière, en laissant le détail & les
découvertes à des Persones plus habiles que
je ne le suis ; je me contente de faire come
un Voiageur qui rapporte fidèlement ce qu'il
a vû de beau & de curieux dans un País
qu'il a fréquenté , & qu'il voudroit faire

conoitre aux Etrangers ; mon but est le même que le sien ; je voudrois exciter mes Compatriotes à cultiver une Science qui me paroît importante & qui nous offre encore bien des Richesses qui ont échappé aux Botanistes anciens & modernes.

Nous voions naître & croître les Plantes ; nous les voions chaque Année tapisser & embellir nos Prés & nos Jardins ; mais parce que ce spectacle revient régulièrement, il ne nous frappe point ; ce qu'il a de merveilleux & de suprenant perd de son prix & n'excite chez nous aucune Curiosité, parce qu'il est trop ordinaire & trop uniforme : Cependant c'est cette régularité même qui devoit être pour nous un sujet de surprise & d'admiration. Qui est-ce qui a assujetti ce nombre prodigieux de Plantes qui couvre la Terre, à des Règles si générales, mais en même tems si variées & si bien proportionnées à chaque Genre & à chaque Espèce ? Qui est-ce qui a donné à chaque Plante, une couleur, une figure & des propriétés différentes de celles de sa voisine ? Elles respirent néanmoins le même air, elles sont nées dans le même terrain & sous le même Ciel ; le même Suc a servi à leur nourriture : Cependant qu'elle prodigieuse variété ! Et cela pour quel usage ? Pour orner l'habitation de l'Homme, pour réjouir ses yeux & son odorat, pour fournir

sa nourriture & à ses besoins. On ne fait ici ce qu'on doit admirer d'avantage, ou de la Sagesse ou de la Magnificence, ou de la Bonté du Createur.

Tout se fait ici par une Mécanique bien simple, mais bien ordonnée: D'un côté la pesanteur & le ressort de l'Air qui poussent la Sève dans la Racine des Plantes, & lui aident à pénétrer dans les plus petits Vaisseaux: d'un autre côté la structure des fibres, des trachées & des valvules, qui ne laissent passer que le Suc propre à la nourriture de la Plante: Voilà tout l'artifice; voilà ce qui forme ce port noble & gracieux qu'on admire dans les moindres Plantes; voilà ce qui produit ces odeurs agréables & aromatiques, ces couleurs si belles & si variées, qui charment également & les yeux & l'odorat. Mais si la Puissance & la Sagesse de Dieu éclatent dans la formation des Plantes & dans leur prodigieuse variété, son Infinité n'éclate pas moins dans ce nombre immense de graines & de semences que renferme une seule Plante, & qui servent à la perpétuer; ainsi nous trouvons par tout des traits sensibles de l'Etre Infini & Tout Parfait. Je l'ai déjà dit, on ne trouvera pas ici beaucoup de nouveau. A peine un Siècle peut-il fournir trois ou quatre découvertes bien importantes & bien

constatées; mais on y trouvera des expériences utiles & curieuses; des Observations faites par des Physiciens exacts & par d'hâbles Naturalistes. Ce Morceau n'est d'ailleurs qu'un simple Essai, & on ne l'annonce que pour tel. On seroit heureux si l'on avoit pu marcher sur les traces de l'Auteur qui a donné dans votre Journal de Septembre, une excellente Pièce, sur l'Agriculture, avec laquelle celle ci a quelque rapport. Les Sciences se touchent presque toutes par un bout. Toutes les parties de l'Histoire naturelle & de la Physique sont si voisines l'une de l'autre, que l'on ne sauroit parler avec clarté de l'une, sans entendre du moins les principes de l'autre; c'est une chaîne dont on ne sauroit détacher quelque chaînon sans la rompre.

Il seroit à souhaiter que l'on fit sur chaque partie des Arts & des Sciences, ce que Mr. *Rollin* a fait sur l'Histoire ancienne, & l'Abé *Pluche* sur l'Histoire naturelle; on auroit un précis exact & fidele de ce qui s'est écrit de meilleur sur l'une & sur l'autre; ce seroit un Tableau qui contiendroit, en raccourci, les principaux traits des Originaux. Quand on pense à cette prodigieuse quantité de Volumes ou le bon, est comme noyé dans un fatras d'inutilités, on ne peut que savoir gré aux Persones laborieuses, qui ont la patience de parcourir un

Terrain, si ingrat & si hérissé de Ronces & d'Épines, pour nous en rapporter les Fleurs & les Fruits qu'ils trouvent de temps en temps sur la Route. Bien éloignés de ces fades Commentateurs qui ajoutent à un Texte inutile une Glose encore plus inutile : Ces habiles Voyageurs, semblables à l'Abeille, ne nous donnent que le Suc & la Moëlle de chaque chose ; la forme l'emporte souvent clés eux, sur le fonds ; la Sagesse de leurs Réflexions, la précision, la netteté & l'ordre de leurs Idées, ajoutent souvent un nouveau prix, aux découvertes qu'ils nous exposent ; elles deviennent par là le partage de tous ceux qui aiment à s'éclaircir, & un bien commun à la Société. La Philosophie ne doit pas être une affaire de pure spéculation ; elle ne doit pas être une espèce de Mystère, réservé pour un petit nombre de Génies supérieurs ; elle doit avoir pour objet notre bonheur. La vraie Philosophie est faite pour suvenir à nos foiblesses & à nos besoins ; & come tous les Hommes, y sont également exposés, tous aussi ont un droit égal aux avantages qu'elle nous fournit.

Je suis avec beaucoup de considération,
MESSIEURS,

GENEVE, ce 30.
Octobre 1741.

Votre très humble & très
obéissant Serviteur,
J. B. TOLLOT.



REFLEXIONS

SUR L'ETUDE DES PLANTES

& sur leur Usage.

LA Botanique n'est pas une Science vaine & stérile, elle est aussi utile que curieuse & amusante ; de grands Princes en ont connu l'importance & n'ont point dédaigné de s'y appliquer. Chacun fait jusqu'où *Salomon* avoit poussé ses connoissances à cet égard. *Mithridate* Roi de *Pont*, *Juba* Roi de *Mauritanie*, avoient aussi cultivé l'Etude des Plantes avec succès ; mais sans remonter dans l'Antiquité, *Henri IV.* Roi de *France* compta parmi les plus beaux Evénemens de son Règne l'établissement d'un Jardin de Plantes à *Montpellier*. Cet Etablissement comença l'Année 1598. *Richier* en eut la Direction. *Belleval* son Neveu lui succéda en 1633. *Louis XIII.* fonda à Paris en 1626. ce vaste Jardin qui y attire un si grand nombre d'Etudiants en Médecine, de toutes les Nations, qui renferme des Plantes inconnues auparavant en Europe, & que la Providence sembloit avoir éloignées pour

peut jamais de nos Champs : Qui de la
Etoffe en eut, le premier l'Intendance;

Où peut dire que Mr. de *Tournefort* est
le *Descartes* de la Botanique : c'est en quel-
que manière lui qui l'a tirée du Chaos dans
lequel *Plin*, *Discoride* & d'anciens Bota-
nistes l'avoient laissée. Apres l'avoir enrichie
d'un très grand nombre de Plantes au-
paravant inconnues, il l'a reduite en Corps de
Science & en a formé un Système où cha-
que Plante est rangée dans le Genre &
dans la Classe qui lui appartient. „ Cet ordre
„ si nécessaire, dit Mr. de *Fontenelle*, n'a
„ point été établi par la Nature, qui a pré-
„ féré une confusion magnifique, à la como-
„ dité des Physiciens; & c'est à eux à met-
„ tre malgré elle de l'arrangement & un
„ Système dans les Plantes. Celui que Mr.
de *Tournefort* a préféré après une longue &
„ savante discussion, consiste à regler les
„ Genres des Plantes par les Fleurs & par
„ les Fruits pris ensemble; c'est-à-dire que
„ toutes les Plantes semblables par ces deux
„ Parties, seront du même Genre; après
„ quoi les différences ou de la Racine, ou
„ de la Tige, ou des Feuilles, feront leurs
„ différentes Espèces. Mr. de *Tournefort* a
été même plus loin; au-dessus des Genres,
il a mis des Classes qui ne se régient que
par les Fleurs, & il est le premier qui ait
eu cette pensée, beaucoup plus utile à la
Bo-

Botanique, qu'on ne se l'imageroit d'abord ; car il ne trouve jusqu'ici que 15. figures différentes de Fleurs, qu'il faille s'imprimer dans la Mémoire ; ainsi quand on a entre les mains une Plante en fleur, on voit aussi-tôt, dans le Livre des Elemens de Botanique, à quelle Classe elle appartient. Quelques jours après la Fleur, paroît le Fruit, qui détermine le Genre, dans ce même Livre, & les autres Parties donnent l'espèce ; de sorte que l'on trouve en un moment, & le nom que Mr. de *Tournefort* lui donne par son Système, & ceux que d'autres Botanistes des plus fameux lui ont donné. Par là on est en état d'étudier cette Plante dans les Auteurs qui en ont parlé, sans craindre de lui attribuer ce qu'ils auroient dit d'une autre, ou d'attribuer à une autre ce qu'ils ont dit de celle là. C'est un prodigieux soulagement pour la Mémoire, que tout se réduise à retenir quinze figures de Fleurs, par le moien desquelles on descend à 673. Genres, qui comprennent sous eux 8846. espèces de Plantes, soit de Terre, soit de Mer, conûes jusqu'au tems de ce Livre. Que seroit-ce s'il faloit conoître immédiatement ces 8846. espèces, & cela sous tous les noms différens qu'il a plu aux Botanistes de leur imposer. Ce qu'on vient de dire demanderoit peut-être un
plus

plus grand détail, mais il ne nous est pas possible d'y entrer.

Ce Système met ainsi de l'ordre dans ce nombre prodigieux de Plantes semées si contusément sur la Terre & même sous les Eaux de la Mer. On fait par exemple que les *Coraux* & les *Litophitons* sont des Plantes renversées qui ont leurs Graines, leurs Fleurs & leurs Fruits.

Sans cet ordre, qui facilite la connoissance des Plantes, la Mémoire des Botanistes seroit acablée sous le poids d'une infinité de noms différens.

Il y a plusieurs Plantes qui se ressemblent & qu'il importe extrêmement de distinguer. Il n'en est pas d'elle come des Mots que l'on peut employer l'un pour l'autre, sans beaucoup de scrupule. En fait de Plantes, il n'y a presque point de Simonimes, & les équivoques sont très dangereuses. On fait que la Cigüe ressemble assés bien au Persil; mais quelle différence pour les effets! On pourroit citer plusieurs autres exemples de ces sortes de rapports pour la figure, qui en ont si peu pour les qualités. Ici les Erreurs sont d'autant plus funestes, qu'elles intéressent la santé, & qu'elles influent même sur l'Esprit, dont les fonctions sont unies si étroitement à celles du Corps. Il importe donc extrêmement d'avoir des caracteres bien

bien marqués, au moien desquels on puisse distinguer parfaitement une Plante d'une autre, & s'en servir avec certitude. Il s'agit ensuite de découvrir les propriétés des Plantes; en cela elles ressemblent aux Hommes, dont la plupart ont des qualités cachées, que le hazard ou des circonstances favorables mettent au jour.

Il est certain que les Modernes ont beaucoup avancé dans l'Etude des Plantes. Les Anciens n'en conoissoient que cinq à six cent, dont ils n'ont encore laissé que des descriptions fort imparfaites. Par exemple, avoir les feuilles profondément découpées, c'est une description commune de la *Camomille*, du *Peucedanum*, du *Fenouil* & de plusieurs autres Plantes, qui ont d'ailleurs des Feuilles fort différentes des autres. Ce défaut d'exactitude a jetté beaucoup de confusion dans la Botanique des Anciens; c'est ce qui a fait que nous ne pouvons pas savoir précisément si telle Plante à laquelle un ancien Botaniste attribue telles ou telles Vertus, & qu'il appelle, par exemple, *Buglose*, est celle que nous conoissons sous le même Nom. Nous ignorions encore quelle est cette espèce d'*Absinthe* que GALIEN nomme *Pontique*. Par la description des Anciens, il seroit aisé de confondre le grand *Geranium* avec l'*Aconit*: ce qui seroit très dangereux. Ils n'ont pas été plus attentifs à l'égard des qualitez. Ils

apuiant

apuient avec autant de certitude ce qui est douteux que ce qui ne l'est pas. *Dioscoride* n'hésite pas plus à dire que les *Lentilles* donnent des songes fâcheux, qu'à dire que *l'Opium* assoupit.

Si l'on doit bien se garder de confondre des Plantes qui sont différentes entr'elles, il faut bien se garder aussi d'admettre des différences là où il n'y en a aucune; la même Plante passera pour différente d'elle même par la seule différence de la culture ou du terroir: c'est ce que l'expérience confirme tous les jours.

Une chose que les Anciens ignoroient, ce sont les moyens que la Nature emploie pour la végétation des Plantes: *Mr. Perrault*, très habile Phisicien, a fait voir que le suc ou la Sève, dont se nourrissent les Plantes, passe des racines à l'extrémité des branches & de l'extrémité des branches aux racines. Ainsi toutes les Plantes sont tapissées de fibres ou de valvules, qui servent à faire circuler le Suc nécessaire à leur accroissement & à leur vie. Ce lécis qui paroît dans la plupart des feuilles & dont on a trouvé le secret de faire, depuis peu, des découpures si fines & si jolies, est composé de Nervures & de Vaisseaux creux qui servent d'Artères & de Veines: En un mot, on trouve dans les Plantes deux sortes de

animaux, savoir ceux qui charient les Sucs alimentaires & ceux qu'on nomme Trachées, lesquelles, selon Malpighi, font dans les Plantes les mêmes fonctions que font les Poulmons dans les Animaux. Les Plantes ont ainsi plusieurs rapports avec eux. Tous ceux qui ont un peu étudié la Botanique savent avec quelle promptitude les Feuilles de la *Sensitive* se retirent & se plient, quand on la touche tant soit peu. Les *Zéophites* semblent être des espèces d'Animaux couverts d'une laine particulière & qui broutent l'herbe qui les environne. L'Historien Joseph parle d'une sorte de *Zéophite* qui croit en Judée, qui jette sur le soir des raïons resplandissans & qui s'éloigne quand on veut la prendre.

Si les Plantes ressemblent à certains égards aux Animaux, les Pierres ont aussi beaucoup de rapport avec elles : Mr. de *Tournefort* a crû qu'elles végetoient de la même manière. Etant descendu dans la Grotte d'*Antiparos*, il eut la sensible joie, dit Mr. de *Fontenelle*, d'y voir une nouvelle espèce de Jardins, dont toutes les Plantes étoient différentes pièces de Marbre, encore naissantes, ou jeunes, & qui selon toutes les circonstances dont leur formation étoit accompagnée, n'avoient pû végeter. En vain la Nature s'étoit cachée dans des lieux si

profonds & si inaccessibles, pour travailler à la végétation des Pierres, &c. fut pour ainsi dire, prise sur le fait par un Cupieux si hardi. *

Mais quelque ingénieuse que soit l'Hypothèse de *Tournefort*, & quelque estime que nous fassions de ce grand Homme nous ne devons pas nous livrer aveuglément à ce qu'il nous dit sur ce sujet. Parce que deux choses se ressemblent à certains égards, il ne faut pas en conclure qu'elles se ressemblent en tout: L'Analogie nous trompe souvent; cette uniformité de vues, ces Loix générales qu'on essaie d'établir, ne se trouvent le plus souvent que dans nos Idées: Quelque habile que soit un Physicien, on doit se défier de son témoignage, lors qu'il ne voit que ce qu'il veut voir. Mr. de *Tournefort* a étendu son Hypothèse jusques sur les Métaux auxquels il donne la même Origine qu'aux Plantes.

Il seroit assez inutile de nous arrêter à prouver, que toutes les Plantes ont des Semences & qu'elles ne se multiplient que par ce moïen. Si quelques unes devoient leur naissance au hazard, nous aurions de

tems

* Il donoit, comme une preuve de son Hypothèse, les Animaux qu'on trouve quelquefois dans le Centre des Pierres, & qui, selon lui, sont pû les pénétrer que lors qu'elles étoient encore tendres & come naissantes.

tems en tems de nouvelles espèces, ce que nous ne voions point. Une Plante annuelle est donc une Mère féconde, qui ne meurt que pour doner la vie à une nombreuse postérité. A la vérité on ne découvre pas aisément les graines des Fougères, des Truffes ni des Champignons; mais il n'est pas moins certain qu'elles existent, & c'est un fait qui n'est plus douteux. Il est certain encore que des Semences de différentes espèces sont répandues en divers endroits où elles ne peuvent véger, parce que le terrain ne leur est pas favorable: Vient il à changer par quelque accident, ces Semences se dévelopent, & montrent une Plante inconnue. Ainsi après le grand Incendie de Londres, on aperçut dans les Rues une sorte d'*Erisimum** qu'on n'avoit point découvert auparavant. Non seulement les Semences résistent aux tems, elles résistent encore à des dissolvans qui semblent devoir les détruire. Le Blé, après une assez longue calcination, conserve encore la vertu de véger, pourvu que cette calcination se fasse dans un Vase bien fermé.

En parlant des Semences, il est naturel de dire quelque chose de l'amour mutuel que les Plantes semblent avoir les unes pour les autres. Quelques unes sont Hermaphrodites & possèdent tout à la fois les

Ora

* L'*Erisimum* Larifolium.

Organes des deux Sexes, d'autres font Mâle ou Femelle. La poussière qui tombe des étamines du Mâle sert à féconder la graine ou les petits œufs renfermés dans le Calice ou dans le pistil de la Femelle. Ce Calice s'ouvre avec célérité & se ferme avec bruit, pour donner passage à ce Vésicule animé qui y porte la fécondité; il se referme ensuite, comme pour conserver précieusement le dépôt qui lui a été confié.

Cette Mécanique peut aisément se remarquer sur la *Pariétaire* & sur la *Tulipe*, à l'heure du Berger, c'est à dire le matin, tems où les Plantes sont en leur vigueur & où ce Jeu est le plus sensible. Si ces fleurs ne voulaient pas agir de gré pendant qu'on les observe; on peut les exciter en les aiguillant doucement avec la pointe d'une épingle; pour peu qu'on en soulève un des Lobes quand elles ont pour ainsi dite l'âge complet, les filets des étamines venant à se dresser, comme par un effort violent, on découvre aussitôt ce qui se passe de plus particulier dans cette espèce d'exercice amoureux.

Les Etamines peuvent être considérées comme des capsules membraneuses, qui contiennent deux loges pleines d'une poussière résineuse & balsamique dont les granules prennent ordinairement dans chaque espèce

de Plantes d'une forme déterminée, comme l'ont observé Mrs. Grew, Malpighi, Tournefort, & après eux Mr. Vaillant. Ces agréables Monstres qu'on élève avec tant de soin, sous le nom de fleurs doubles, dévorent, pour ainsi dire, tout le Baume des Etamines, & dessèchent les Ovaires, que Malpighi nomme Matrices; ainsi les Semences avortent: Il est rare, en effet, d'en trouver de bones dans les fruits infortunez de ces superbes fleurs.

Mr. Vaillant croit que la fleur est uniquement faite pour la conservation des organes, tant de l'un que de l'autre Sexe, & nullement pour la preparation des Sucs qui doivent servir de premiere nourriture à l'Embryon du fruit, qui n'en tire que son support ou pedicule, qui est aussi celui de toute la masse de la fleur.

Toute Plante Femelle, qui est si éloignée du Mâle qu'elle n'en peut recevoir cette poussière animée si nécessaire à la génération, est par la même stérile; ainsi un Palmier Femelle qui étoit situé à l'un des côtés de l'Hellespont ne comença à produire des Dattes que lorsque le Palmier mâle, qui étoit placé de l'autre côté, se fut assez élevé pour pousser ses germes féconds jusques dans le sein du Palmier Femelle. On rapporte la même chose de deux Palmiers, dont l'un étoit à

Arbres & Animaux Strans, dont la distance est de cent Lieues. Il arrive quelquefois que des Plantes de différents lieux sont si éloignées, qu'il ne semble pas qu'elles puissent avoir quelque Commerce ensemble. La Providence a pourvu à cet inconvénient, elle leur a donné à la plupart des Graines de petites Ailes faites d'une Espèce de Coton qui sert à les transporter facilement d'un lieu à un autre. Cette Laine qui les enveloppe sert à plusieurs usages, à les garantir du froid & de la piquure des Oiseaux, & à les rendre plus légères, elle sert encore à les attacher plus aisément aux endroits où elles peuvent tirer leurs nourritures, comme à l'écorce des Arbres, & à la superficie du Bois, & à la surface des vieux Murx. Il est vrai que les Semences des Arbres voient d'un País à un autre à l'aide de ces petites houppes, ou aigrettes, qui ont un volois si varié. Mr. de Jussieu Professeur en Botanique à Paris m'a assuré plusieurs fois, que l'on trouvoit sur quelques Montagnes des Alpes, des Plantes que l'on ne trouve ailleurs que dans les Indes ou dans le Jardin Royal de Paris. Il soupçonne qu'elles n'y ont pris naissance que depuis que quelques uns d'entr'elles ont été transférées des Indes dans ce Jardin, & d'où elles se sont multipliées dans les lieux où elles ont trou-

est un certain progrès de l'usage. Pour
 résoudre ces Problèmes, il faudroit consulter
 les Anciens Botanistes, afin de savoir s'ils
 n'ont jamais découvertes dans ces Plantes sur
 nos Montagnes, avant qu'on en eût apporté
 de la même Espèce, au Jardin Royal. Et
 ici je me proposois, de parler de l'Analyse
 des Plantes. J'avois dessein d'examiner s'il
 est possible d'en développer sous les prin-
 cipales, & le feu ne les altère & ne les défigu-
 re point, & quelle est la meilleure métho-
 de pour en découvrir les propriétés; mais
 comme cet Essai est déjà un peu long, ce
 sera le Sujet d'une autre Dissertation, que
 nous finirons par diverses Observations suc-
 cessives sur la Botanique.

Nous avons vu de quelle manière
 les Plantes naissent & se multiplient; il
 nous reste encore à considérer comment on
 les conserve lorsqu'elles sont sèches, & com-
 ment il faut s'y prendre pour en faire un
 Herbarium; c'est-à-dire une petite Bibliothèque
 portative, dont un Botaniste ne sauroit se
 passer; par ce moyen il peut faire son
 Cours chaque Année & sans sortir de son
 Cabinet. Pour faire cet Herbarium avec suc-
 cès, il faut cueillir les Plantes dans leur
 vigueur, & les placer sans confusion, en
 écrivant à côté le nom de chacune. Dans
 l'arrangement il faut suivre autant qu'il est
 possible, l'ordre établi par Mr. de Tourne-

Il faut prendre garde que les Plantes ne prennent pas un mauvais plis; on doit conserver l'humidité où on les peut; leur port, leur figure naturelle; & surtout celle de leurs Fleurs. Il faut ensuite conserver cet Herbier dans un lieu qui ne soit ni trop sec ni trop humide; trop sec les Plantes se blanchissent & se réduisent pour le plus en poussière; trop humide, elles risquent de perdre leur couleur & de se pourrir. J'ai vu un Herbier, fait depuis plus de 50 ans, qui est conservé de cette manière. Comme les noms des Plantes sont arbitraires, assez composés, & qu'une même Plante a souvent divers noms, il est assez difficile de les retenir, si on ne les étudie souvent; il faudroit pour-êtré faire, à cet égard, ce qu'on dit qu'Erasmé faisoit à l'égard de la Grammaire, qu'il repassoit chaque année. On voit par là de quelle utilité est un Jardin de Plantes qu'on a sous les yeux, & qui réveillent notre attention par leur arrangement, leur nombre, leur figure & la variété de leurs couleurs.

Il est surprenant qu'en Suisse, & à Genève en particulier, où l'on cultive les Suisses, des avec succès, l'on ait tout à fait négligé la Botanique, qui est une partie si essentielle à la Médecine. Rien n'étoit plus aisé que de s'y procurer un Jardin de Plantes usuelles, à peu de frais, & d'excellentes

par là une louable émulation, entre les Médecins, & les Pharmaciens. Ce Plan devoit se présenter, d'autant plus naturellement que nôtre Climat tempéré, nous permettoit de cultiver également les Plantes des Pais froids, come celles des Pais chauds ; & que l'on prétend que celles qui naissent sur nos Montagnes, sont plus efficaces qu'ailleurs : ce qui leur donne une si grande réputation. Il est certain que l'on en trouve ici, & en Suisse, de très utiles & de très curieuses. Nous n'étudions pas assez les Plantes de nôtre Pais, qui valent quelquefois plus que les étrangères : Le malheur qu'elles ont, de naître dans nos Champs, leur fait tort auprès de nous ; on peut dire que nous foulons souvent aux piés, des Trésors.

L'Etude des Plantes, tient d'ailleurs très étroitement à celle de l'Histoire naturelle, qui est aujourd'hui si fort à la mode. Combien de Persones n'aurions nous pas eu parmi nous, capables d'enseigner la Botanique, si elles s'y étoient appliquées de bonne heure ? Qui doute que les *Bonet*, les *Le Clerc* & les *Manget* n'eussent pu devenir d'excellens Professeurs ? Enfin cet Etablissement étoit tout à fait conforme à l'institution de nôtre Academie. *Calvin*, ce grand Home, a qui les Sciences ne doivent pas moins que la Religion, la fonda l'Année 1559. & souhaita dès-lors qu'on apellat des Professeurs dans toutes les Facultés,

sur-tout en Jurisprudence & en Médecine. Ces souhaits ont été, dans la suite, accomplis quant à la Jurisprudence ; on a créé trois Professeurs, l'un pour le Droit Naturel, l'autre pour le Droit Civil, & le troisième pour le Droit National. La seule Médecine a été négligée, & par un Paradoxe étranger, jamais on n'a mieux senti la nécessité d'avoir d'excellens Médecins, & jamais on n'a fait moins d'efforts pour en avoir de bons.

Si à un Jardin de Plantes usuelles, on joignoit un petit Laboratoire de Chimie, nous n'aurions presque rien à désirer. Il faut réunir, autant qu'il est possible, toutes les parties des Sciences, parce qu'elles s'aident réciproquement ; de plus les Opérations de Chimie s'exécuteroient avec plus de soin, quand elles se feroient sous les yeux du Public : Nos jeunes Etudiens en Philosophie, auroient le plaisir de voir les Causes Physiques, de plusieurs Phénomènes qui les étonnent : Les Eclairs & le Tonnerre que l'Art imite si bien, ne seroient plus pour eux un sujet de surprise, ni un Problème douteux. D'ailleurs, pour rapprocher la Chimie de la Botanique, on verroit naître dans nôtre Laboratoire, des Plantes artificielles avec leurs Branches, leurs Fleurs & leurs Fruits. Peut-on présenter aux Hommes un Spectacle plus amusant, plus curieux & plus utile ?

EXTRAIT

De l'Histoire de **FREDERIC GUILLAUME** Roi de Prusse continuée dans le Journal d'Octobre p. 999.

Après la Paix faite avec la *Suede* en 1720. le Roi de Prusse, Possesseur des Conquêtes, que la Sagesse & les Forces lui avoient acquises, tourna ses vûes du côté des Négociations, qui étoient sur le Tapis avec les autres Puissances, & il s'y distingua par la même fermeté & la même constance qui l'avoit fait triompher pendant la Guerre. Toutes les instances que la Cour de *Vienne* fit pour l'engager à restituer les Revenus qu'il avoit fait saisir en représailles des vexations de la Cour *Palatine*, contre les Réformés de *Heidelberg*, furent inutiles. Mr. de *Hecht*, son Ministre à *Heidelberg*, fit conoître à l'Electeur *Palatin*, que le Roi son Maître ne souffriroit point que l'on continua à maltraiter ceux de sa Religion. Mr. *Kamnegieser* son Ministre à *Vienne*, sur ce que l'Empereur lui fit dire que ces représailles pouvoient avoir des sui-

tes fâcheuses, répondit hardiment, que son Mairre étoit en état de rendre raison de toutes ses Actions; que depuis 70. ans, les Catholiques Romains avoient opprimé les Protestans dans l'Empire, que les Protestans, nonobstant toutes leurs Remontrances n'avoient jamais rien pu obtenir, même à la Cour Imperiale; qu'il n'y avoit plus d'autre moien que la voie des représailles, pour faire rétablir toutes choses, conformément au Traité de *Westphalie* & aux Constitutions de l'Empire; que cependant S. M. prioit S. M. I. de donner ses ordres pour délivrer les Protestans de leurs opressions, qui pouvoient avoir de plus terribles suites que les représailles.

L'Empereur CHARLES VI. surpris de la fermeté de notre Monarque, lui écrivit le 19. Janvier 1720. & lui marqua sa surprise de ce qu'il n'avoit point pris en considération son Mémoire du 5. Decembre, écrit avec une douceur extraordinaire; que sa conduite d'avoir procédé par des représailles, étoit extraordinaire; que par sa Réponse il avoit donné atteinte à la Dignité Imperiale, come si depuis les Traités de *Mansser* & d'*Osnabruck*, ni lui, ni ses Prédécesseurs, n'avoient rendu aucune justice sur les Griefs de Religion; qu'il le soupçonnoit d'avoir pris le parti du Clergé Ro-

main

main ; ce qui ne pouvoit convenir avec la qualité de Juge Suprême. S. M. L. ajoute que elle veffent très vivament l'entreprise qu'il a faite contre la Dignité Impériale, par rapport à cette qualité reconüe par la *Bulle d'Or*, & les Capitulations de l'Electiõn Impériale ; qu'il manque de confiance en elle, & de reconoissance du pouvoir qu'elle lui a procuré par la faveur Impériale ; que loïn de s'oposer, sous prétexte du Droit, à la Jurisdiction Impériale, il auroit dû le secourir au dedans & au dehors, & non pas donner lieu à des divisions dans l'Empire.

Quant à la Matière des Grieffs, & sur ce que le Roi se plaint que depuis 70 ans & la conclusion des Traités de Paix, aucun Empereur n'en a ordonné le redressement ; on lui répond qu'il n'en a aucune preuve ; que lui seul a comis plus d'atentats & de contraventions à ces Traités, que tous les États de l'Empire ensemble ; que le Procédé de l'Electeur *Palatin*, qu'il a pris pour prétexte de ses violences intolérables contre son Autorité Suprême, n'a pu être pris en objet, que préalablement il n'ait fait une entière restitution du Couvent d'*Wormsleben* & autres, fait cesser toutes ses violences, & reconü la manière de proceder, qui est établie dans les Traités de *Manster* & d'*Osnabruck*, à l'égard des Princes de l'Empire.

D E C E M B R E 1 7 4 2 1 0 8 1

Et sur ce que le Roi de Prusse en vertu de ces Traités, prétend que chaque Etat de l'Empire peut en matière de restitution, en venir à l'Exécution militaire, l'Empereur répond que cela ne regarde que les restitutions qui devoient se faire alors & nullement les contraventions futures, puis que la décision lui en appartient uniquement en qualité de Juge & d'Executeur Suprême, en conséquence de quoi, il ne souffrira jamais d'être mis dans aucun parallèle avec sa Dilection. Et il ajoute qu'il la laisse responsable de ce qu'elle a dit d'injurieux contre le Clergé Romain, qui comprend les Princes Catholiques de l'Empire; de même que des mépris & de la haine qu'Elle a manifesté contre eux, & des représailles exercées sans fondement contre les Traités de Paix & les Loix fondamentales de la Religion; sans avoir reçu aucun grief de ces Couvents; que cette manière inouïe pourroit donner lieu à un chacun d'exercer à sa fantaisie les plus grandes violences, sans égard pour le Chef & le Juge Suprême de l'Empire; qu'il en peut survenir de plus grands troubles après la Paix de Westphalie qu'auparavant; que sa Dilection comme Electeur & l'un des Piliers de l'Empire devroit plutôt prendre cela à cœur que d'écouter les mauvais Conseils de ses Universités;

qui

1662 JOURNAL HENRI QUATRE
 qui tendent à renverser les Constitutions de
 l'Empire, qu'Elle auroit dû prouver ce qu'Elle
 dit dans la Lettre qu'il n'y a point de Loi
 qui ait lieu, & que tout est sans futilité, sans
 bonne foi & sans sureté, que par rapport aux
 expressions qu'Elle emploie, contre sa qua-
 lité de Juge Suprême il la renvoie au Recès
 de l'Empire, & aux Capitulations de son
 Election Impériale, qui manifestent son
 Droit Suprême de Protection sur Elle, & sur
 ceux de sa Religion: Droit qui lui apar-
 tient come Protecteur de l'Eglise Christi-
 ene & de toutes les Religions dans l'Empire,
 n'y ayant point de Protecteur particulier éta-
 bli pour les Etats Protestans, à quoi plu-
 sieurs autres s'oposeroient, sur tout par rapport
 au Droit de Protection *Jus advocatiae* sur le
 Couvent de *Hammerstein*, lequel lui apar-
 tient d'une manière plus éminente en qua-
 lité de Chef Suprême de tout l'Empire. Qu'il
 le reconnoit encore, moins pour l'Intercesseur
 de tous les Etats Protestans qui avoient de
 la peine d'approuver de pareilles entrepri-
 ses. Mais qu'à l'égard des propositions bien
 fondées concernant des Griets qui les regarde-
 roient en particulier, il s'acquitera promptement
 suivant les règles de la Justice de sa fonction
 de Juge Suprême. C'est pourquoy en qua-
 lité de Pere de l'Empire, il s'attend que le
 Roy aura plus d'égard à sa très haute Di-
 gnité

gnité & de sa qualité de Prince de *Wittimburg* sur il l'y exhorte, déclarant de plus qu'il n'aurait d'autre volonté que celle qui conviendrait à un Prince qui aime sa Patrie pour empêcher venir les divisions dangereuses.

Enfin l'Empereur finit sa Lettre en lui représentant de se conformer avec obéissance à ses Ordonnances Impériales touchant la réhabilitation du Couvent de *Hummersteden* & de l'informer d'une manière convenable que cela auroit été exécuté dans l'espace de deux Mois.

Le Roi fut frappé de cette Lettre, mais n'écoutant que les règles de la prudence, il différa, & ne répondit à l'Empereur que le 27 Avril suivant. Ce Prince lui dit qu'il ne méritoit pas un Ecrit pareil à celui qu'il avoit reçu, dont les Termes ferts & peu amiables avoient fait hésiter long-tems s'il devoit y répondre, pour détruire les faussetés & les calomnies dont ses Ennemis s'étoient servis pour noircir sa conduite, qu'il ne vouloit point troubler la Tranquillité Publique, ni s'éloigner de la déférence qu'il devoit à l'Autorité Suprême; qu'il considérait les honnes de sa qualité de Protecteur de ceux de sa Religion, & qu'il n'étoit pas allés téméraire de s'attribuer à lui seul dans l'Empire, le Droit de conduire de leurs Intérêts. Mais qu'il ne croit pas

non plus que l'Empereur pût trouver mauvais, que conjointement avec les autres Etats Protestans, & de concert avec la Diète, il chercha les moyens de protéger ceux de la Communion pour la maintenir sur le pied où elle est établie par les Loix fondamentales; que quoi que l'Electeur Palatin n'eût point retiré les Grecs, des Protestans de les Etats, il avoit de son côté travaillé en vue d'une reconciliation, & fait lever l'Ordonnance dans les Etats contre les Catholiques; qu'il prioit l'Empereur de ne pas écouter ceux qui cherchoient à l'irriter contre lui & d'être persuadé qu'il n'avoit rien plus à cœur que le bien de la Paix & le maintien des Loix de l'Empire.

Quoique les Ennemis de S. M. Pr. ne puissent dire sur les moyens qu'elle emploie pour donner quelque activité à la juste satisfaction due aux Protestans; qu'on réfléchisse que les violences exercées contre eux étoient des plus odieuses; que l'on en avoit sans doute obtenu l'Ordre par surprise de S. A. Elect. Palatine & qu'elles étoient exercées notoirement contre les Loix fondamentales de l'Empire; Qu'on fasse attention que S. M. préalablement & d'abord avoit eu recours aux représentations; que la Cour Impériale n'y avoit pas donné toute l'attention que l'importance de cette affaire exigeoit,

& que naturellement cette Cour est fort
 lente à rendre ses Jugemens. Ouy, mais
 dira-t-on la Cour Imperiale, dans l'exercice
 de son Pouvoir Suprême, doit souvent pren-
 dre en consideration des raisons de prudence
 & de politique, & user de sages précautions.
 Cela peut être vrai, mais d'un autre côté,
 dans ces entre-tems, l'Innocence & la Justi-
 ce peuvent être opprimées; elles peuvent sou-
 frir de cruelles vexations, & les Loix fon-
 damentales être sans aucune execution.

Dans le cas dont il s'agit, quelle diffé-
 rence n'y voit-on pas? Les réprésailles sont
 moderées; on ne fait que retenir les Reve-
 nus Ecclesiastiques & interdire le Service
 Divin des Catholiques dans quelques en-
 droits. Dans le Palatinat on ne se conten-
 te pas d'enlever les Revenus de l'Eglise Ré-
 formée, mais on chasse les Principaux de
 leurs Maisons, à coups de bâtons: On les em-
 pêche d'ensevelir leurs Morts, & on les vex-
 e en mille autres façons cruelles & barba-
 res. La Restitution des Biens est usée, mais
 les souffrances, les excès & les coups ne
 le sont pas de même. Nous n'en dirons
 pas davantage sur cette délicate & impor-
 tante Matière, en abandonnant le soin à ceux
 à qui il convient & qui en ont le Droit &
 l'Autorité.

Quoi qu'il en soit, l'Empereur pour pré-
 ambule

ambule de la Satisfaction due aux Protestans, ordona par un Rescrit Imperial que l'Eglise du *St. Esprit*, leur fut rendue, & l'Electeur Palatin fut obligé d'obéir; mais sentant que cette restitution étoit un aveu tacite de l'Injustice de ses prétensions, il fut outré de Colere contre les Reformés. On en peut juger par un Mémoire que les Bourgeois de *Heidelberg* lui présentèrent. Il est notoire, disent-ils que la Ville aiant été brulée par la France, la Bourgeoisie y a vécu misérablement pendant plusieurs Années; qu'après la Paix, le feu Electeur Frere de S. A. E. leur acorda tous les Privilèges nécessaires pour rebatir leurs Maisons, & jouir du libre exercice de leur Religion, de la possession des Eglises, des Ecoles, & de ce qui en dépend; qu'ils avoient été encouragés a revenir en cette Ville, & à rebatir leurs Maisons en contractant de grandes Dettes: Qu'ils avoient eu une grande joie de ce que le Prince y avoit fixé sa Résidence, dans la Confiance que sous sa Protection ils jouiroient en paix & en sûreté d'une pleine liberté de Conscience: Mais qu'ils venoient d'apprendre avec douleur que S. A. E. par un éfet de sa disgrâce, avoit résolu de se transporter à *Mannheim*, d'y transferer tous les Collèges, de faire abatre le Pont de *Necker* & de reduire cette Ville dans l'état d'un Village, en sorte

que

que l'herbe croissoit devant leurs Maisons, qu'ils ne voient pas qu'ils aient mérité cette disgrâce, ni que l'affaire concernant l'Eglise du St. Esprit en puisse être la cause; qu'il lui plaise se souvenir que lorsque cette Eglise fut ôtée aux Réformés, quarante ou cinquante Bourgeois, ne firent autre chose que de se jeter humblement aux pieds de S. A. pour la supplier de la leur vouloir faire rendre; que n'ayant été fait d'autres démarches, il ne dépend plus d'eux, si des Puissances étrangères s'y sont entremêlées; qu'en conséquence ils espèrent que S. A. n'exécutera point ses menaces, & qu'Elle les regardera en sa Faveur Souveraine & Paternelle.

Les Créatures des Moines qui étoient à la Cour de l'Electeur, ne cessoient de dire aux Réformés, que pour éviter le malheur qui les menaçoit, ils n'avoient qu'à offrir à S. A. E. l'Eglise du St. Esprit. Tout cela fut inutile.

Au reste, d'autres Grieffs étant sur le Tapis, la restitution de cette Eglise n'apaisa pas les Princes Protestans. Les Etudiants Catholiques Romains, formèrent le dessein d'assassiner Mr. de *Haildane*, Envoié du Roi d'Angleterre; mais ils furent écartés par les Domestiques de ce Seigneur, dont l'un fut blessé. Ces Etudiants pris & convaincus d'avoir ataqué la Li-

yrée de S. M. B. furent bientôt relâchés, excepté l'un d'entr'eux qui fut banni par forme de Procès. Cette conivence des Juges Catholiques Romains, jointe à quantité d'autres motifs, renouvela les plaintes des Protestans, & elles furent portées à la Diète. Ils firent remettre un Mémoire en 1725. au Cardinal de *Saxe-Zeitz*, Comissaire Impérial à Ratisbonne. Trois Points principaux en firent le contenu : Le premier faisoit le détail de toutes les difficultés survenues entre les deux Religions, depuis la Paix de *Westphalie*, jusqu'à celle de *Bade*. Le 2. rapelloit les plaintes des Protestans, depuis ce dernier Traité, jusqu'à la présente Diète. Le 3. se renfermoit principalement dans l'observation du 4. Article du Traité de *Risvvick*, en ce que les termes susceptibles d'interprétation, n'avoient jamais été expliqués en leur faveur. La Cour de Vienne n'entreprit point d'en faire la refutation ; mais pour ne pas laisser les Protestans dans de continüelles alarmes, elle écrivit au Cardinal, avec ordre de communiquer son Rescrit à la Diète. L'Empereur lui fit conoître qu'il faisoit tous ses efforts pour maintenir la Religion qu'il professoit ; mais qu'on ne devoit pas exiger de lui, qu'il approuva rien qui fut contraire aux Traités de Paix ; que les Sujets, & Etats Catho-

ques

ques, ne devoient aucunement se flater qu'il tolerat, en faveur de la Religion, aucune entreprise injuste ; qu'il ne permettroit pas non plus, que la tranquillité fut rendue chancelante, par des Titres mal interpretés ; & qu'enfin son intention étoit de faire administrer la Justice aux Protestans, d'une manière impartiale.

Le Roi de Prusse ne trouva pas dans cette Lettre une garantie suffisante pour la sûreté des Protestans ; il se crût en droit d'exiger d'avantage en leur faveur. Mr. *Kannegieser*, son Envoïé à Vienne, instruit de ses dispositions, acusoit le Conseil de l'Empereur & l'Empereur lui-même, d'une partialité manifeste ; il se moderoit si peu sur ce Chapitre, qu'enfin S. M. I. I. lui fit défendre la Cour & lui interdit l'accès auprès de ses Ministres. Notre Monarque en usa de même envers Mr. *Vossius*, Resident Imperial ; mais l'Empereur s'en vengea sur le Ministre Prussien, lui ordonnant de sortir de *Vienne*, en 24. heures, & en huit jours de ses Pais héréditaires. Et pour éviter les représailles du Roi de Prusse, à l'égard de son Ministre, il lui ordona de se retirer incessamment de la Domination de S. M. Prussienne. L'Empereur prenoit pour motif de ses ordres contre Mr. *Kannegieser*, la conduite indecente, dit-il, de ce Ministre, contre

de lui-même & contre le Comte de Schomberg, Vice-Chancelier de l'Empire, & de plus, la lecture d'une prétendue Lettre de son Principal, conçue en des termes irrespectueux & contenant une Cenfure intolérable des Actions des Ministres Imperiaux. S. M. I. se plaint encore de l'ordre donné au Ministre Imperial, de sortir de la Residence Electorale, &c.

De pareils motifs signifient beaucoup, cependant le Roi de Prusse approuve hautement la conduite de son Ministre. Les choses s'aigrissent. A peine a-t-on respiré après le Traité de *Nesfadt*, qui avoit rétabli la Paix entre le *Czar* & la *Suede*, qu'on se voit à la veille d'éprouver de nouveaux malheurs. La méfintelligence augmente, tout le monde tremble, le Tonnerre gronde, tous les Orages se préparent. Mais qui pourroit le croire! Une pluie douce tombe. On se plaint à la vérité de part & d'autre, mais quelques Négociations termineroient cette affaire entièrement.

Dans le tems de ces difficultés avec l'Empereur, le Roi marchant sur les traces de ses glorieux Ancêtres, pouffoit avec chaleur le dessein qu'ils avoient eu de réunir les deux Communions Protestantes. Mrs. *Edwards*, Père & Fils, Docteurs en Théologie habillés à Hamb. écrivoient d'une manière scandalieuse, pour dé-

déburrer les Catholiques, de cette réunion. Le Fils mit, au jour *l'Histoire-Eclésiastique de Suède*, Livre le plus séditieux, que jamais l'Esprit de parti ait, pu enfanter. Un troisième Theologien nommé *Neumaistre* n'étoit pas moins furieux. Il n'y eut sorte de Libelles, d'Injures, & d'Insolence, qu'ils n'écrivissent & qu'il ne vomissent contre les Réformés.

Le Roi en étant informé écrivit sur ce sujet au Senat de *Hambourg*. Il se plaint que ces trois Théologiens, par des Calomnies abominables, attribuent aux Réformés des Sentimens si détestables qu'on n'a jamais rien entendu de plus scandaleux, parmi des Chrétiens : Il leur dit qu'il est surprenant qu'un de ces Libelles difamatoires, ait été imprimé avec aprobation d'un Corps qui prend le titre de *Ministres Chrétiens*, que le Senat en permettant ces difamations, tant par les Predicateurs en Chaire, que par des Ecrits, se rend par cette conivence & aprobation tacite, participant des atentats de ces Bouffezux : Atentats également contraires aux Loix Chrétiennes & Humaines & aux Constitutions fondamentales de l'Empire. Elle ajoute que la moindre satisfaction qu'elle & les Puissances Evangeliques puissent attendre, n'est qu'ils puissent exemplairement les Auteurs de ces *Libelles* difa-

hommes. ceux qui se font oubliés dans
 leur Sermon d'une manière si indécente,
 les Ecclésiastiques. qui par leur malice ex-
 trême & leur agueur insupportable avoient
 eu en vue de troubler le Pax de l'Eglise,
 d'empêcher la réunion des deux Religions
 Evangeliques. d'exciter leurs Auditeurs, &
 d'engager leurs Magistrats à abolir le Culte
 Divin des Evangeliques Reformés & même
 d'exposer les Ministres au danger de per-
 dre leur Sang & leur Vie. Ce Prince les
 fit arrêter sur leur garde & ne permit
 leurs Procédures dans les justes bornes
 d'une Modération Chrétienne. Il fit de plus,
 que le contentement de ces Efforts Séditieux
 pour la Reformation Evangelique, si elle
 estoit devenue une Injure à son Roi, non plus
 que leur déshonneur & leur opprobre. ne se-
 roit d'aucune considération : Mais que les
 Sujets recoururent en une dangereuse pour
 leur Vie à l'oppression prochaine contre la
 Religion Evangelique Reformée avoit lieu ;
 que les Magistrats de Hambourg n'avoient
 aucune raison de troubler le Culte de l'E-
 glise Reformée introduit dans leur Ville ;
 qu'après l'avis de Foi. aucun Degré de
 cette Eglise. ne pouvoit porter le moindre
 préjudice au Bien Public de leur Ville ; qu'ils
 doivent penser aux favorables intentions des
 Princes Evangeliques Reformés & aux

secours réels qu'ils en ont reçus & qu'ils peuvent encore recevoir suivant les conjonctures; qu'étant sages & bien sentés, ils ne doivent pas oublier de tels Bienfaits, & encore moins les ofeuser & irriter, en opprimant ceux de leur Comunion qui habitent dans leur Ville. Enfin S. M. leur recommande très fortement l'Eglise Reformée, ne pouvant lui arriver rien de plus agréable que de voir l'efet de ses recommandations. Elle les assure qu'elle leur donera avec joie des marques de sa faveur & de son Affection Roïale.

Le Senat de *Hambourg* fit faire le Procès aux Théologiens dont il s'agissoit. Ils furent condamnés au bannissement, & leurs Ouvrages confisqués. Ces Livres auoient même été brûlés par la main du Bourreau, si leurs Auteurs n'avoient eu des Partisans dans le Senat.

Le Roi fit ensuite fonder le Consistoire Luthérien de *Saxe* sur la Réunion; mais la réponse fit voir à ce Monarque qu'il n'y a que DIEU qui puisse operer cet Ouvrage. Elle porte en substance que l'Interêt suffit pour unir les *Luthériens* & les *Reformés*; qu'il y avoit trop de Dissentiment sur des Points de Doctrine, pour que leur réunion à cet égard pût être de longue durée; qu'au reste les Théologiens Luthériens pourroient se dispenser d'écrire contre les Réformés,

La Conduite du Roi à tous ces égards est éclatante. Les Matières Ecclésiastiques aiant été réglées & faisant partie des Traités Publics & solennels, S. M. emploïât les Droits de son Diadème pour en soutenir l'exécution : Y a-t'il rien de plus glorieux, que de faire révéler la Foi donnée dans ces Actes si respectables ? La Puissance publique n'eut jamais un objet plus digne d'elle.

Et d'un autre côté, y a-t'il rien de plus indigne que d'emploier cette même Puissance pour violer cette Foi, & les Constitutions des Etats si saintement établies, pour fouler aux piés les Droits qui en résultent & qui établissent la sûreté & la tranquillité des Peuples ? Y a-t'il encore rien de plus odieux que de pousser un Zèle outré jusques à la fureur & à la rage ? Et dans tous ces cas, prendre la Religion pour cause & pour motif, n'est ce pas une preuve complète qu'on n'en a aucune ?

NEUCHÂTEL. E. M.

LET



res Publics & solennels. M. employoit les
Droits de la Loi pour en
l'exécution. Il n'y a rien de plus grolieux
que de faire un

SUR LA LECTURE DES ROMANS.

Et d'un autre côté
indigne que d'employer cette même

Vous voulés que je vous dise ce que
je pense de la lecture des *Romans*. Vous
ne vous adressez pas trop bien. Je ne conois
guère ces sortes de Livres, quoi que si
fort répandus aujourd'hui. J'ai toujourns re-
gardé cet amusement come frivole, & co-
me une pure perte de tems. Mais je n'ai
pas aprofondi la Matière pour découvrir si
le gout pour les *Romans*, n'a point d'autres
suites encore plus mauvaises.

Il y a quelques Années que j'aurois été
plus en état de vous satisfaire. Je me trou-
vai un jour dans une espèce de Conference
de Gens de Lettres qui traitèrent ce sujet.
On y examina, avec assés de soin, le pour
& le contre. Si vous m'aviés questionné alors,
j'aurois pû briller à l'aide de ces Lumières
empruntées. Mais toutes ces Idées sont à
peu près éfacées aujourd'hui. Cependant pour
faire acte d'obeissance, je vai tâcher d'en

après quelques vers. Quant à l'histoire de l'empire des Romains, elle est bien connue. Mais pour les écrivains de ce genre, il y a deux classes un peu distinctes, à cet égard.

La première est celle des Romains, n'a point d'autre objet que de raconter les faits de l'histoire. La seconde est celle des Écrivains Épiques. Ils se contentent au moins de quelques épiques. Les Romains font proprement les Épiques et Poètes. ceux que l'on dit être les premiers auteurs Romains, ce sont le premier. Et que nous appelons aujourd'hui Romains, des Livres le plus souvent épiques, qui racontent des Aventures, aventures pour divertir, pour amuser agréablement le Lecteur. Ce sont de véritables histoires de Galatée, des Langues antiques. Les autres aux autres.

Le célèbre Haet, croit que les Orientaux étoient les plus anciens Auteurs en ce genre. On regarde ordinairement comme le premier *Roman*, celui d'*Héliodore* dans ses *Étiopiques*. Cet Auteur, que l'on prétend avoir été Evêque, a été à l'égard des Romanciers, ce qu'*Homère* fut pour les Poètes, c'est-à-dire que les Amours de *Théagène* & de *Caricie*, ont servi de modèle à une infinité de *Romans*. On a dit que du *Mariage*

ge

ge de ces deux Amans, sont sortis tous les *Romans* du Monde.

Les *Romans* ont fort changé suivant les différens Siècles, & peut-être aussi suivant les différens Pais. Les anciens Romanciers avoient le gout fort mauvais ; mais leur défaut dominant, c'étoit de chercher toujours l'extraordinaire, ou plutôt le faux merveilleux. L'Italie, la Provence, & sur-tout l'Espagne, ont été donés dans ce travers, témoin tant de Livres de Chevalerie. Les Romanciers de ces Pais chauds, sont des imaginations vives, qui s'échauffent sur leur sujet, qui veulent toujours l'agrandir, & y ajouter ce qui peut le rendre tout-à-fait surprenant. Ils cherchent continuellement à ceuser de la surprise & de l'admiration. Ils sont toujours dans l'hiperbole. Voilà la méthode générale de ces tems là, pour piquer la curiosité des Lecteurs.

Les *Romans* François n'étoient pas exemts de ce mauvais gout, témoin leurs anciens *Paladins*, & les *Preux* de Charlemagne. Que ne trouveroit-on pas encore dans ce genre, dans les vingt-quatre Volumes des *Annés de Gaule*, si l'on avoit la patience de les lire ? C'est le même goût pour l'extraordinaire, & même pour l'incroyable. Il n'en faloit pas moins alors pour réveiller l'attention. De ces Enchaitemens si fréquens

quens dans nos vieux Romanciers, ces Géans
poudereux, ces Armées formidables, émi-
ses en débute par un seul Homme, ces Hé-
rouses errantes... Telle a été pendant lon-
g-tems d'imbécilité humaine.

Qui croïez vous, *Monsieur*, qu'étoient des
Autours de ces débâches d'imagination ?
Il y a beaucoup d'apparence que les pré-
miers Romanciers de France, ont été les
Prêtres, & sur-tout les Moines. C'est l'in-
génieuse conjecture d'un Homme d'Esprit de
Bourgogne, qui donna en 1737. un *Supplément*
au Glossaire du Roman de la Rose. Si *Héliodore*,
Auteur des *Amours de Théagène &*
de Chariclée, a été Evêque, & que les Moi-
nes aient composé pendant long-tems les
principaux Romans, voilà le Clergé char-
gé de tout le mal que ces sortes d'Ouvra-
ges peuvent avoir fait dans le Monde. Mais
il est aisé de mettre à couvert l'honneur du
haut Clergé. On est convaincu aujourd'hui,
que *Héliodore Romancier*, n'étoit point Evê-
que. Ou doute même qu'il ait jamais été Chré-
tien. Vous pouvez consulter sur cet Article le
Dictionnaire de Bâle.

Il n'est pas aussi facile de disculper les
Moines. Voici les raisons de nôtre nouveau
Critique pour leur attribuer ces Productions
Romaneſques, qui ont occupé l'oſſiveté de
nos Ancêtres. Dans ces tems d'ignorance,

Il n'y avoit guère que les Religieux qui eussent quelque légère teinture des Belles Lettres, & par conséquent qui fussent en état de composer des Livres. D'ailleurs on trouve dans les anciens Auteurs de ce genre, un certain mélange du sacré avec le profane, qui a un grand rapport avec le stile des Anciens Légendaires, & qui sent fort le Couvent. On remarque dans ces Auteurs une attention scrupuleuse à faire assister à la Messe & même à tous les Offices de l'Eglise, leurs Chevaliers errans. Ils leur font encoré jurer fréquemment sur les Corps des Saints. Ils leur font promettre sur les Reliques d'exécuter de certaines choses qui se trouvent souvent contraires aux bons Mœurs.

Ces Romanciers s'imaginoient qu'après avoir mis de cette manière Dieu & les Saints dans le parti de leurs Héros, ces Braves pouvoient en sûreté de Conscience, faire perdre la vie à leurs Rivaux, & atrapper la faveur de ces Avanturières, qui ne se mettoient en campagne que pour satisfaire aux besoins des Paladins. *Lancelot du Lac*, sortant du lit de la Reine *Genevieve*, Femme du bon Roi *Artus*, n'auroit pas voulu perdre la Messe. Notre Critique conclut que ces Actes de Religion si déplacés sont cependant là de la main des Moines,

& qu'un Home du Monde les auroit sage-
ment omis.

Vous voyez, *Monsieur*, coment la Religion étoit défigurée dans de semblables Ouvrages. Les Lecteurs simples & crédules come ils l'étoient presque tous dans ces tems-là, devoient s'imaginer que le service de Dieu ne consistoit que dans de certaines pratiques extérieures, & qu'après y avoir satisfait, on pouvoit doner un libre cours à toute la vivacité de ses passions. Je vous prie donc de remarquer d'avance que ces anciens *Romans*, composez vraisemblablement par des Ecclesiastiques, étoient déjà fort propres, non seulement à gâter l'Esprit, mais sur tout le Cœur. Passez moi, s'il vous plait, cette petite anticipation sur nôtre Question.

Les *Romans* changèrent fort dans la suite. Ceux du Siècle passé, par exemple, furent montés sur un autre ton & on n'y bleissoit pas autant la vraisemblance. On n'y trouve plus les Visions & les Chimères des âges précédens. A ces *Poursuiveurs de Geans* succédèrent des Héros doucereux, dont toutes les Actions & tous les Discours ne respirent que la belle tendresse. Il est vrai qu'on leur voit faire aussi de tems en tems quelques Actes de valeur, mais toujours relatifs à l'Amour. Les *Romans* étoient donc
alors

alors de longs & vastes récits d'Avantures héroïques, guerrières, mais sur tout amoureuses. Ceux qui eurent le plus de cours dans le siècle passé sont *l'Assrée, de d'Urse; Cyrus & Clélie, de Mademoiselle de Scuderi; Poléxandre, de Gomberville; Cassandre & Cléopâtre, de la Calprenède.*

Ces longs & amples *Romans* furent longtemps à la mode. On y admiroit le tissu merveilleux des Avantures, & la beauté du Stile. Mais après avoir fait les délices sur tout du beau Sexe & la fortune des Libraires, ils comencèrent à tomber sur la fin du Siècle passé. Le nombre & la grosseur des Volumes leur fit beaucoup de tort. Le Père Porée, Jésuite fort éloquent, a dit dans une belle Harangue Latine sur ce sujet, *qu'ils périrent come ces vastes Empires, dont l'Histoire nous vante la chute, acablez sous le poids de leur propre grandeur. Voilà une pompeuse comparaison.*

Après un très court interrègne, on a vu renaître & revivre les *Romans*. On les a vu reprendre faveur autant que jamais, mais sous une autre forme. Ce ne sont plus ces Volumes épais & multipliez, dont le seul aspect rebuterait aujourd'hui un Lecteur. Ce sont de petits Livres, quelquefois de simples Brochures. Mais il n'y a que la forme qui ait changé. Le goût que l'on a pour ces
for.

font de Lectures est toujours le même. Dès qu'il paroît un *Roman*, fait avec quelque art, on le dévore avidement. ●

Il seroit assez curieux de rechercher la raison de ce changement de forme dans les *Romans*, qui de dix ou douze gros Volumes sont réduits aujourd'hui le plus souvent à un seul. Les François ont-ils donc enfin eu honte de perdre tant de tems à des baguettes? Peut-être veulent-ils bien que les *Romans* les amusent, mais non pas qu'ils les occupent. Cette raison leur seroit honneur. On pourroit aussi expliquer la chose par la grande vivacité de la Nation. Leur impatience & leur feu doit leur faire trouver ennuyeux tout ce qui est trop long. Pour les servir à leur fantaisie il faut des Histoires, dont une heure ou deux voient la fin.

D'autres croient qu'il faut chercher la raison de ce changement dans leur Cœur, & dans la vivacité de leurs passions. Quelqu'un a dit là dessus assez plaisamment; que peut-être il est arrivé au Sexe la même chose qu'aux Places de Guerre. Anciennement un siège duroit des Années: Mais dans la nouvelle manière d'ataquer, une Place ne peut guère tenir plus d'un Mois. La Relation du Siège n'est donc plus qu'une Brochure: Les François se sont lassés de tant de préli-
mi-

minaires ménagez autrefois à dessein pour conduire imperceptiblement à la conclusion du *Roman*. Ils ne sauroient plus attendre si long-tems à voir la fin d'une Avanture. Peut-être trouverez-vous, *Monsieur*, que c'est-là assigner une Cause un peu odieuse de ce changement : Mais vous avez à choisir ; Prenez celle qui vous acomodera le mieux. Mais sans vouloir trop vous prévenir là dessus, il me semble qu'il en faudra venir à combiner ces deux Causes, si l'on veut expliquer d'une manière satisfaisante pourquoi les énormes *Romans* d'autre-fois sont réduits aujourd'hui à de si petit Volumes.

On dit que ce fut *Madame de VilleDieu*, qui mit à la mode ces petites Historiettes Galantes, qui font voir dans peu d'heures le bon ou le mauvais succès de la tendresse. Elle publia en 1672. *les Exilez de la Cour d'Auguste*, & plusieurs autres *Romans* dans ce gout-là.

Mais j'oublie ce que je vous ai promis dès le comencement de ma Lettre, c'est de tâcher de rapeler les principales choses que j'ous dire un jour à des Gens de Lettrer, qui plaiderent pour & contre les *Romans*. L'Examen de cette Question se fit en faveur de quelques jeunes Seigneurs qui étoient présens à la Conférence, & qui avoient consulté ces Mrs. come des Ex-
 Hhhh , perts

peut, sur cette espèce de cas de conscience.
 Autre avis au Lecteur qui est indispensable.
 C'est que la question me parut bien traitée
 alors, & que si elle ne vous paroit pas de
 même, sur le rapport que je vais vous en
 faire, il faut vous en prendre au Fauteur
 d'Erreur, qui aura défigurè la Conférence.
 Je dois cette justice aux Acteurs. Mettez
 donc hardiment toutes les déductions sur
 mon compte. Mais c'est assez prélué, je viens
 au fait.

Cette Question fut envisagée sous deux
 faces, l'une pour l'Esprit, l'autre pour le
 Cœur, c'est-à-dire que l'on examina ce
 qu'il y a à gagner ou à perdre dans la
 Lecture des Romans à ces deux égards.

Un des principaux Tenans de la Con-
 versation, déjà assez âgé, plaida la Cause
 des Romans, & même de ces longs Romans,
 qu'apparemment il avoit lû dans la jeunesse.
 Il nous parut qu'il répétoit proprement ce qui
 s'étoit passé autre fois chez lui en faisant cet-
 te Lecture. Il nous dit donc : „ Que les Ro-
 „mans pouvoient avoir d'autres bons usages,
 „qu'en les mettant entre les mains d'un
 „jeune Homme trop dissipé, on pouvoit
 „lui donner du gout pour la Lecture, on
 „le fixoit pour quelques heures dans son
 „Cabinet, ce qui étoit déjà un grand Point;
 „qu'ensuite cette Lecture le conduisoit à

5, d'autres plus solides & plus utiles. Il ajouta
 3, ta que dans les anciens *Romans*, ceux par
 3, exemple de Mlle. de *Scuderi*, de la *Cal-*
 3, *prenède*, & d'autres semblables, on trou-
 3, ve de belles Pensées, des Conversations
 3, fort spirituelles, quoique dans un goût un
 3, peu différent de celui d'aujourd'hui; qu'il
 3, y a non-seulement beaucoup de tour &
 3, d'Esprit, mais des Principes d'Honneur &
 3, de Vertu; qu'on a des *Romans* plus mo-
 3, dernes, fort propres aussi à former l'Es-
 3, prit & le Cœur. Dans *Telemaque*, par
 3, exemple, on ne voit point d'intrigues
 3, amoureuses, rien qui puisse gâter les Mœurs,
 3, au contraire, c'est une Ecole de Vertu &
 3, de beaux sentimens. Il est vrai que tout y
 3, est fiction, mais la fiction peut être plus
 3, utile que l'Histoire, parce que l'Auteur
 3, qui invente, se rend tout-à-fait le Maître
 3, des Evénemens, & qu'il ne tient qu'à
 3, lui de rendre le Vice malheureux, & de
 3, faire triompher la Vertu.

Le même nous cita quelques Auteurs qui
 ont crû que la Lecture des *Romans* pou-
 voit être utile. Le seul qui m'est resté dans
 l'Esprit, c'est un Auteur Espagnol, assés
 estimé, qui a fait la *Bibliothèque des Ecrivains*
d'Espagne, son nom est *Nicolas Antonio*. Ne
 pouvant pas se dispenser de mettre dans
 son Catalogue, bien des *Romans* Espagnols,

il s'est vu obligé d'en faire l'Apologie dans un Discours Préliminaire. J'ai cherché le passage en votre faveur ; vous verrez qu'il va jusqu'à plaider la Cause des anciens Livres de Chevalerie.

„ Je ne voudrois pas, dit-il, entrer en
 „ dispute avec des personnes très habiles,
 „ qui condamnent absolument tout ce que
 „ nous apellons *Romans de Chevalerie*, &
 „ ne croient pas que l'on puisse rien faire
 „ de mieux, que de les jeter tous au feu.
 „ Je condamne comme eux ceux qui ne pré-
 „ sentent que des Amours impurs, ou des
 „ Contes puérides. Je sai que l'on ne sauroit
 „ trop soigneusement retirer des mains de
 „ la Jeunesse Chrétienne, ces amorces d'u-
 „ ne sale volupté, dont le moindre danger
 „ est de faire perdre inutilement le tems.
 „ Mais s'il s'en trouvoit que l'on put lire sans
 „ aucun de ces dangers, ne pourroit-on
 „ pas les mettre au rang des Fables & des
 „ Apologies, ou les regarder au moins,
 „ comme d'utiles Fictions ?

Il faut convenir qu'il y a des *Romans Es-*
pagnols fort ingénieux, mais on peut aller
 plus loin, & reconnoître avec ce Chanoin-
 ne de *Seville*, qu'il y en a même dont la
 Lecture peut être utile. On doit mettre
 dans le premier rang, le fameux *Don Qui-*
chote de *Michel de Cervantes*. C'est un Ou-
 vra-

vrage dont on doit conseiller la Lecture à tout le monde, quand ce ne seroit que pour l'agréable Critique qu'on y trouve des Livres de Chevalerie. On fait que le célèbre Docteur *Arnaud*, ce Casuiste si sévère, prenoit cependant beaucoup de plaisir à cette Lecture. Le bruit se répandit même que c'étoit lui qui nous l'avoit donné en François. Mais vous savés que nous sommes redevables de cette belle Traduction, à Mr. de *St. Martin de Caen*. Cet excellent Traducteur, tenoit fortement au Jansénisme, & étoit fort lié avec le célèbre *Arnaud*, Chef du Parti, c'est ce qui causa l'équivoque.

Après avoir mis hors d'atteinte *Dom Quichote* & *Télémaque*, on interceda encore pour quelques *Romans*, come la *Princesse de Clèves*, *Madame de Gondès* & quelques autres de ce genre, dont je ne me souviens pas. Voici ce que l'on oposa à cette petite Apologie des *Romans*.

On avoit dit que cette sorte de Livres étoit fort propre à donner à un jeune Home du gout pour la Lecture en général. Cela peut être arrivé quelque fois, repliqua-t-on, mais il ne faudroit pas établir une Règle là dessus. Si les *Romans* donnent du gout pour la Lecture, c'est pour des Lectures de ce genre, c'est-à-dire pour ces Fictions où

L'Amour est le principal mobile, come les Pièces de Theatre, quelques Poésies galantes. Loin que les *Romans* fassent goûter les Lectures solides, ils seroient plutôt propres à en détourner ceux qui les auroient goûtées auparavant. Un jeune Homme qui s'est acharné sur ces Histoires fabuleuses, jusqu'à en perdre le sommeil, ne peut plus après cela s'appliquer à l'étude. A peine peut-il suivre une véritable Histoire, & il ne fait que bâiller en lisant. C'est là l'effet naturel des Livres qui agissent trop sur l'Imagination, & sur le Cœur. Il arrive alors ce qu'éprouvent ceux qui sont accoutumés au haut goût, qui trouvent insipides les viandes simples & naturelles qu'on leur présente.

Quand on a dit que les *Romans* étoient fort propres à donner du goût pour la Lecture, cela avoit d'abord été avancé à l'occasion des anciens *Romans*, tels au moins qu'ils étoient dans le siècle passé. Mais par quels endroits étoient-ils si attachés pour la Jeunesse ? C'est principalement par le merveilleux, l'extraordinaire qu'on avoit pris soin d'y répandre par tout. C'est connoître le foible des Lecteurs, que de les prendre par ces endroits là. Ce goût n'est pas seulement celui des jeunes Gens. Presque tous les Hommes sont jeunes, & même Enfants à cet égard. Les Récits simples, &

les

les Evénemens comuns ne les frappent pas affés. Il leur faut du surprenant, fut-il fabuleux & inventé à plaisir. On se fait donc lire en s'acomodant à ce goût. Mais n'est ce pas gâter l'Esprit des jeunes Gens, que de le remplir de chimères ? Les *Romans* ne sont donc propres qu'à entretenir dans l'Esprit une vaine curiosité, une curiosité pour le gigantesque & le chimérique.

Que l'on ne dise donc plus après cela, qu'un jeune Home peut apprendre à conoitre le Monde, en lisant les *Romans*. Il s'agit toujours, come vous voies, *Monsieur*, de ceux où règne l'extraordinaire. Après avoir beaucoup conversé avec ces Héros de *Romans*, quand après cela on veut voir les Compagnies, on se trouve dans un autre Monde. On sort d'un Pais imaginaire, qui ne ressemble en rien à celui où l'on va entrer. Les jeunes Persones qui n'ont encore rien vû, se figurent que le Monde est fait sur le modèle de leurs *Romans*, & se trouvent après cela entièrement dépaïsées.

Pour les beaux sentimens & les belles Conversations, c'est ce que les jeunes Gens remarquent le moins dans ces sortes de Livres. Déjà le plus souvent ces prétendus beaux sentimens, sont des sentimens raffinés, quintessenciés & où l'on ne reconoit point la Nature. Mais dans quel goût qu'ils

Hhhhh 3 soient

soient, le jeune Lecteur ne s'y arête guère. Il n'en veut qu'aux Evénemens, & peste plus d'une fois contre l'Auteur, quand il débite les longues Moralités, ou qu'ils se met en dépense de bel Esprit. Le Lecteur impatient passe ordinairement tout ce qui coupe ainsi la suite des Evénemens. Peut-être n'a-t-il pas tout-à-fait tort. Ces Conversations ne sont pas fort intéressantes. Les Tenans y semblent faire simplement assaut de bel Esprit; cependant assés souvent ils se parlent sans se rien dire. En général, il règne dans la plû-part de ces longs *Romans*, une fadeur qui a beaucoup contribué à les faire tomber. Ce sont des Narrations difuses & languissantes, des Descriptions qui ne finissent point. Concluons que ces Lectures étoient plus propres à gâter l'Esprit qu'à le former.

Le Pere *Porée*, qui a ataqué les *Romans*, & sur-tout ceux du siècle passé, a remarqué qu'ils ont fait beaucoup de tort aux Belles Lettres. Non-seulement ils ont gâté le goût des Lecteurs, mais encore celui des Auteurs. La Partie Littéraire qui s'en est ressenti la première, c'est le Poëme Dramatique, par l'afinité qu'il y a entre ces deux genres de composition. On ne voit presque aucune Tragedie sans Amour, & même dont-il ne fasse le fond. Les Pièces
de

de Théâtre d'aujourd'hui, ne semblent plus être que des *Romans* mis en action. Pour introduire l'Amour sur la Scène, on ne s'est mis en peine, ni des convenances, ni de l'Histoire. On a contradict la Fable même, & en dépit de toute vraisemblance, il a falu faire de tous les Héros, des Amoureux transis.

Le même Auteur gémit sur-tout du tort que les *Romans* ont fait à l'Histoire. Elle s'est trouvée infectée de ce goût pour le Romanesque. Cet éloquent Jésuite auroit pû en trouver des exemples dans sa Société même. La contagion a gagné de ce côté là, plus que d'aucun autre. *L'Histoire Romaine* des Peres *Catrou* & *Rouillie*, se ressent fort de ce faux goût. Ces Auteurs cherchent toujours le grand & l'extraordinaire, & ne conoissent guère la véritable Majesté Historique, qui consiste proprement dans la simplicité. Il semble que *l'Histoire du Peuple de Dieu*, renfermant tant d'Evénemens véritablement admirables, n'avoit pas besoin de ce faux merveilleux. Cependant l'Ouvrage du Pere *Berruier*, s'est encore trouvé marqué à ce coin, & on lui a reproché d'avoir pris quelque fois le stile de *Roman*, pour faire mieux lire son Histoire. Tout le monde fait le nom que les Jansénistes ont donné à cette Histoire
Sainte

Saints. Des Evêques se sont crû obligés d'en défendre la Lecture dans leurs Diocèses.

On croit avoir remarqué dans nos meilleurs Historiens une teinte de ce faux goût. Les Ouvrages de l'Abé de Vertot sont depuis long-tems, & à juste titre, l'admiration du Public. Cependant la belle Histoire des Chevaliers de Malte n'est pas exemte de cette tache. L'Auteur le reconnoît lui-même, & voici comment il s'excusait, *Nos François veulent cela, disoit-il, nous leur en avons fait un Romanesque.*

Mais voici par quel endroit les Romains nuisent le plus à l'Histoire. C'est que depuis un certain tems ceux qui composent ces sortes d'Ouvrages se sont donné la liberté de prêter leurs Intrigues galantes aux plus grands Hommes des derniers siècles; ils ont trouvé l'art de les mêler avec des faits qui ne sont point contestez. Ce sont des Histories secretes, des Anecdotes de la Cour de tel & tel Prince de France, ou d'ailleurs. On nous avertit dans une Préface que ces Mémoires ont été puisés dans de bonnes sources. Le Livre ne peut qu'avoir plus de débit si les Aventures qu'il renferme sont regardées come réelles. Dans ce genre de composition, l'Auteur, pour imposer d'avantage, s'éloigne même de l'air & du Stile Romanesque.

neque. Il se rapproche de la Nature, & fort le moins qu'il peut, du vraisemblable. Ce mélange du vrai & du faux a de très grands inconvénions. Par là on répand mille ténèbres sur l'Histoire véritable, & la Postérité, à qui quelques uns de ces Ouvrages mixtes parviendront, ne saura à quoi s'en tenir. *Le Dictionnaire de Baile*, & les autres Ouvrages renferment des protestations fort vives contre cet abus.

Voilà le tort que les Romains font aux Belles Lettres : Voilà ce qu'il y a à perdre du côté de l'Esprit à s'ocuper trop de cette espèce de Lecture. Mais la grande Question c'est d'examiner s'ils ne sont pas sur tout dangereux pour le Cœur.

Vainc l'idée que des Auteurs fort judicieux nous ont donné des Romains d'aujourd'hui. *Les Romains tels qu'on les voit dans nôtre Siècle*, dit l'un d'eux qui connoissoit bien le Cœur humain, sont des Livres inventés pour corrompre l'Esprit, mais qui séduisent le Cœur. Ils servent à occuper l'oisiveté, & à en faire nôtre tous les desordres. Ils donnent un démenti à l'Idiotie, mais ils en donnent un plus grand à l'Evangelie.

„ Qu'est-ce qu'un Roman ? dit encore un
 „ habile Moraliste. C'est une Histoire, ou
 „ plutôt une Fable proposée sous la forme
 „ d'Histoire, où l'Amour fait le sujet prin-

,, cipal, & sans que tout y languisse. C'est
 ,, est toujours le fond & la matière, la
 ,, passion qui y domine, & qui y est le ref-
 ,, sort de toutes les autres. On affecte
 ,, d'en exprimer continuellement toutes
 ,, les foiblesses, toutes les extravagances.
 ,, Qu'est-ce qu'un Héros de Roman? C'est
 ,, un Home infatué de l'Amour, qui en fait
 ,, toute son occupation, & qui y rapporte
 ,, toutes les actions. Cette passion semble
 ,, absorber toutes les pensées. Il en est
 ,, possédé jusqu'à perdre son bon sens &
 ,, la raison. Il n'y a point d'intérêt, point
 ,, de devoir qu'il ne lui sacrifie. Quelles
 impressions doivent faire sur de jeunes
 personnes de semblables objets?

Nous naissons avec des penchans assez
 vifs. Il faut donc tâcher, autant qu'il est
 possible de les tenir en règle. La Chaste-
 té, la Pureté sont des Vertus délicates que
 l'on ne conserve qu'avec de grandes pré-
 cautions, & beaucoup de vigilance. Il est
 visible que ces Livres de Galanterie ne
 peuvent que réveiller des passions qui étoient
 come endormies. Ils nous présentent con-
 tinuellement des Objets qui saisissent l'Ima-
 gination, & qui remuent le Cœur.

Les Romains modernes doivent faire des
 impressions plus dangereuses que les précé-
 dens, qui étoient dans un autre goût. Ceux
 du

du Siècle passé nous paroissent aujourd'hui des Ouvrages graves & sérieux. Nous leur trouvons même une teinte de Pédanterie. Ceux d'aujourd'hui sont sur un tout autre ton. On y voit un Amour, vif, hardi, entreprenant, & qui dans la Lecture d'une heure ou deux, fait bien du chemin. Par cela même ils sont encore plus dangereux.

Tout le monde convient du danger des mauvaises Compagnies. On voit assez que de mauvais Livres doivent être rangez dans cette Classe, & que c'est une Compagnie des plus séduisantes. On a ordinairement un petit nombre d'Amis, mais les Livres de ce genre se multiplient à l'infini. On en voit paroître tous les jours de nouveaux. C'est donc là un entretien presque continu. Un Ami dangereux n'est avec nous que par intervalle. Mais la facilité d'avoir des Livres qui nous plaisent, en flatant nos penchans, fait que cette mauvaise Compagnie ne nous quitte presque point. Un Ami corrompu ne l'est pas toujours. Il y a bien des occasions où il fait trêve avec le Vice. Un mauvais Livre est toujours mauvais. Il nous parle toujours le même langage. Enfin, les impressions d'une Lecture sont plus durables que celles d'une Conversation. Il est vrai qu'une Conversation est quelque chose de

vivant & d'animé , & qu'il semble qu'on ne trouve pas ce feu dans une simple Lecture. Cependant , à tout prendre , les Livres sont encore plus à craindre. Les idées s'en impriment plus avant dans l'Esprit que lors qu'on ne fait qu'écouter des paroles que le Vent emporte , & qui le plus souvent sont entièrement oubliées. Une Lecture agit d'une manière beaucoup plus insinuante. Rien ne s'en perd , rien n'échape , par la facilité que l'on a de disposer à son gré d'un Livre , & d'en peser à loisir les tours les plus séduisans Dans un Livre les sentimens contagieux sont encore plus étudiés , mieux soutenus , & par conséquent plus propres à faire une impression qui ne s'efface que difficilement.

Le premier mauvais effet que produit donc la Lecture d'un Livre de Galanterie , c'est de nous familiariser avec des Actions fort irrégulières , & tout à fait contraires aux bonnes Mœurs , l'Impureté , & même l'Adultère , quelque adouci , que soit le nom qu'on leur donne. Par là on s'acoutume peu à peu à voir tranquillement des péchez , qui au comencement nous auroient donné de l'horreur. Bien-tôt on soutient cette vue sans aucune peine. La Pudeur s'éteint peu à peu. A force de voir le mal , on cesse d'en être frappé.

On doit convenir que les Ouvrages de Galanterie ne sont propres qu'à amolir le Cœur, & à le corrompre. On n'y entend que des Entretien tendres & passionnez : On n'y voit que des Intrigues d'amour, où la passion est décrite d'une manière fort vive. Peut-on avoir sans cesse de semblables images présentes à l'Esprit sans en ressentir les atteintes ? Les sentimens tendres ne tardent guère à se développer dans ces Lectures, & les desirs sensuels suivent bien-tôt.

On a beau dire que le plus souvent les Romans nous enseignent un Amour honête, que les Auteurs préviennent ces mauvais effets par leur attention à ménager les expressions. Il faut convenir que dans bien des Romans aujourd'hui l'honêteté ne paroit point bleée, & que l'on a assez bien réussi à dépouler le Vice de ses apparences odeuses. Mais ces Ouvrages qui roulent entièrement sur l'amour, seront toujours séduisants, de quelque manière qu'ils soient écrits.

La finesse d tours, la délicatesse des termes n'afoib pas la malignité du sens. Le poison mê dans un breuvage agreable, n'en est is moins poison, & il est même plus d'ile alors de s'en garantir. Les Romans de quelque manière qu'ils soient écrits, ont toujours une Lecture
bla-

blamable, parce qu'ils laissent dans l'Esprit des idées contraires à la Pureté, qu'ils excitent dans le Cœur de mauvais desirs, & qu'ils y réveillent des Passions qui y seroient demeurées assoupies. Mais combien ne parroit-il pas aujourd'hui de Romains licentieux, où le Vice a levé le Masque? On nous y dépeint presque à découvrir des Actions dont les plus éfrontez rougissent. Que le mal se cache donc, ou qu'il paroisse à découvert, il ne peut que produire de mauvais effets, & il est presque impdible que l'on ne se ressente de la contagion de ces Lectures.

Quand on débite cette morale aux jeunes Gens, qui ont trop de goût pour ces Livres, ils vous répondent qu'il y a de l'exagération là dedans, qu'ils ne sont point susceptibles de ces impressions, que c'est une petiteffe d'Esprit que de s'arrêter comme on fait là dessus. Mais ceux qui connoissent un peu le Cœur humain savent que l'on se dégouteroit bien-tôt de ces lectures, si elles ne causoient aucune émotion. On ne les fait que pour le plaisir & le plaisir dure qu'autant que le Cœur est touché. peut être que ces Lectures ne font pas d'abord une impression fort vive; mais on ne se rassure point là dessus. La Passionne tardera pas

à se réveiller. Il arrive à ceux qui lisent les *Romans* come à ceux qui vont à la Comédie. On y va d'abord par simple curiosité & par amusement. Mais le Spectateur qui étoit encore indifférent au premier Acte, ne l'est pas toujours au dernier. Le Lecteur d'un *Roman* qui se trouvoit assez tranquille à la fin du premier Volume, ne le sera peut être plus au dernier. On ne s'aperçoit pas d'une Passion naissante. Elle a des commencemens & même des progrès imperceptibles.

On entend quelque-fois faire l'Apologie des *Romans* par cet endroit ci ; c'est qu'il y en a plusieurs qui représentent l'Amour toujours malheureux. Il semble au moins qu'on pourroit lire sans danger ceux de cette espèce. Les traverses que les Amans y essuient, devroient être un bon préservatif pour ceux qui lisent ces Aventures tragiques. Mais ce n'est pas encore bien connoître le Cœur humain, que de s'imaginer que ce soit là un Correctif suffisant, car voici ce qui se passe dans ceux qui font de semblables Lectures : Ils se flatent qu'ils seront plus heureux que ces Amans infortunés, & qu'ils sauront se conduire avec plus de prudence. On songe à se garantir de leurs malheurs, mais non pas de ce qui leur a été. Au récit d'un Amour mal-

Heureux, il n'y a que le malheur dont on pense à se préserver.

Les Romains ne se contentent pas d'inspirer l'Amour, ils apprenent encore l'art de résister aux autres. Ils enseignent également à aimer, & à plaire, mais à plaire dans de mauvaises vues. En corrompant le Cœur, ils aiguïsent l'Esprit. On n'y voit qu'artifices & ruses d'Amour. On y trouve l'art de rendre des pièges à l'Innocence.

Il est difficile après cela de regarder ces Lectures come tout-à-fait indifférentes. Cependant les Gens de Lettres, dont je rapporte les Réflexions, ne passeront pas la sévérité jusqu'à condamner absolument un semblable amusement. Je croi vous avoir déjà dit, Monsieur, que cette Conférence se faisoit pour de jeunes Seigneurs qui étoient présents, & qui l'avoient commandée. C'étoient deux Princes des plus anciennes Maisons d'Allemagne. Voici donc comment on finit. La conclusion fut, qu'un jeune Seigneur pouvoit lire quelques Romans modernes, de ceux qui sont les plus estimés pour le stile & pour les biensentences. Ils sont ordinairement assez courts, ainsi ils ne lui emporteroient pas beaucoup de temps. Mais il seroit bon qu'il fit cette Lecture avec un sage Mentor, qui le précautionneroit contre ce qu'il y peut encore avoir de dangereux pour les Mœurs.

J'oublie une Remarque, qui regardoit particulièrement ces Seigneurs. On a dit souvent en faveur des Romains, qu'on y trouve de beaux exemples de Vertu, & qu'on en peut tirer quelques uns où l'Amour élève l'Âme des Héros. On leur voit de grands sentimens. On les voit se signaler par des Actes de Générosité & de Valeur. C'est la principale raison dont se sert Nicolas Antoine que j'ai déjà cité, pour autoriser la Lecture des Livres de Chevalerie Espagnole. Il dit qu'on y voit de très belles Actions & des prodiges de Valeur, qui en core qu'ils soient imaginés à plaisir, ne laissent pas d'ouffrir le courage de la Jeunesse qui les lit. Mais si on l'examine bien, la Bravoure que s'on prête à ces Héros, n'est pas toujours à imiter. Il lui manque le principal caractère de la vraie Valeur, je veux dire la Justice, ou du moins l'importance de la Cause. On nous peint des Aventuriers toujours prêts à combattre, mais pour qui ? Pour une Femme, pour une Maîtresse soyent promise à un autre, à qui il faut l'enlever. Ces Braves combattent leurs propres Ennemis, ou plutôt leurs Rivaux. Ils otent la vie à des Gens, qui sans cette haine de rivalité, devroient leur être chers. Une semblable Valeur ne fera jamais les Héros, & ne doit point être proposée pour Modèle.

Je pourrois oposer à cette dernière raison, alléguée par *Antonio*, en faveur des anciens Livre de Chevalerie, le jugement du fameux *La Noue*. Si vous avés la curiosité de voir le VI. de ses *Discours Politiques*, il y demontre que la Lecture des Livres d'*Amadis*, & de ceux de ce genre, n'est pas moins pernicieuse aux jeunes Gens, que celle des Livres de *Machavel* l'est aux Vieillards. Heureusement il n'est plus nécessaire de decousser la Lecture de ces Romanciers antiques.

Quoique la Conférence dont je vous ai rendu raison, eut proprement en vue les deux Princes qui y assistèrent, vous voyés aisés, *Monsieur*, que les jeunes Personnes de l'autre Sexe, peuvent aussi faire usage des raisons que l'on emploie contre la Lecture des *Romans*.

On remarque, par exemple, come je l'ai raporté, que si de mauvais Discours sont dangereux, de mauvais Livres le sont pour le moins autant. Mais voici une circonstance pour appuyer cette pense qui regarde particulièrement le Sexe. Quand quelqu'un s'échape jusqu'à licher devant des Dames, quelques Discours contraires aux bonnes Mœurs, & d'une manière même licite & utile, les Personnes qui ont un peu de Sagesse & de pudeur, ne manquent pas d'é

et. e

être blessés : mais il faut remarquer que c'est la présence de la Compagnie qui contribue le plus à développer ce mouvement ou ce sentiment de Pudeur. Malheureusement il ne fait plus son jeu, ou il ne le fait que bien foiblement, dans les endroits scabreux d'un *Roman*, qui se lit sans aucun Témoin. A cet égard donc, ce qui choque l'honêteté & la modestie est plus dangereux dans un Livre, que dans une simple Conversation.

Cependant il faut reconnoître que les *Romans* trop libres, portent en quelque manière avec eux le Correctif. Ceux où la tendresse est peinte en beau, & avec des expressions délicates sont ceux dont il faut le plus se défier, par cela même qu'ils n'ont rien qui alarme la Pudeur. Cependant ces Lectures se font sans la moindre précaution. Exhortez une jeune Personne à être un peu sur ses gardes, en remplissant son Cerveau de tant de Comerces galans ; elle vous repondra come tout tous les jeunes Gens, qu'elle se sent, qu'elle n'a rien à craindre & qu'elle ne lit ces Livres que par pur amusement. C'est là le Caractère de la Jeunesse, une confiance entière, qui l'empêche de voir le danger, que lors qu'il n'est plus tems de s'en garantir. On doit donc dire à ces jeunes Personnes qui paroissent si assurées, qu'elles ne se connoissent guère, que

est à craindre pour elles dans la vivacité d'un âge où les Passions s'allument aisément, & où l'on manque d'expérience. On doit ajouter que tout ce qui s'appelle Sentiment, est ordinairement plus vif dans les Personnes de leur Sexe. Les impressions que font ces Lectures, sont donc plus profondes chez elles & plus dangereuses.

Un prétexte dont elles se servent, & qui paroît assez plausible, c'est que la modestie du Sexe l'empêchant d'être fort répandu dans le Monde, de jeunes Personnes apprenent au moins à le connoître dans ces Livres, & cela peut suppléer au défaut d'expérience. Si de jeunes Hommes, un peu trop entreprenans, y apprenent à attaquer, l'autre Sexe doit en faire son Etude pour savoir aussi se défendre. Elles ne sauroient trop connoître les artifices que l'on emploie ordinairement pour les surprendre. Cette Etude les aidera à se garantir des Pièges qu'on leur tend. Vous voyez assez, *Monsieur*, que ce prétexte est fort aisé à réfuter. Les Auteurs de ces fortes d'Ouvrages, n'ont point prétendu donner aux Dames, les leçons qu'elles feignent d'y chercher. Si une jeune Personne veut se mouler sur ces Héroïnes de *Roman*, elle y apprendra tout au plus à sauver un peu les apparences. Elle y verra quelques légers combats

bats, mais où la Vertu succombe ordinairement. En un mot, au lieu d'une véritable défense, on y aperçoit le plus souvent de secrètes intelligences avec l'Ennemi, qui font enfin livrer la Place.

Cependant je ne croi pas que l'on doive porter la sévérité de la Morale jusqu'à interdire absolument au Beau Sexe la Lecture des Romans: Mais il ne devrait lire que ceux que des personnes sages lui conseilleroient, come plus épurez & moins dangereux que les autres. Au lieu de ce choix, on veut tout voir. On ramasse, autant que l'on peut, de ces productions galantes. Malgré l'ennuieuse Monotonie qui règne dans la plupart, on a toujours la même avidité pour ce qui paroît de nouveau dans ce genre. On les dévore, avec une espèce d'enchantement. On prend jusques sur son sommeil pour voir la fin d'une Avanture intéressante. On est insensible à tout autre plaisir jusqu'à ce qu'on ait vû la conclusion du *Roman*. Un semblable acharnement marque assez que le Cœur est de la partie.

Une jeune Personne qui marquoit trop d'ardeur pour les *Romans*, fut un jour ataquée là dessus. Elle se défendit le mieux qu'elle put. *Après tout*, dit-elle en se batant en retraite, *Après tout il est aussi naturel qu'une Fille*

Fille de Monde lit les Romains, qu'il l'est qu'un Religieuse lit les Légendes des Saints. „ La comparaison est juste, lui repliqua-t-on, mais c'est en supposant que l'une cherche à perdre ce que l'autre tâche de conserver avec soin.

On voit les Dames lire avec avidité des Livres qui ne font guère d'honneur à leur Sexe. Leur passion pour les Romains va si loin, que ce que l'on y dit de désobligeant, & même d'outrageux contr'elles ne les arrête point. A peine y prennent elles garde; Il faut que d'autres les avertissent de ces traits Satiriques, & réveillent leur délicatesse. C'est ce qu'a été obligé de faire l'Abbé des Fontaines à l'égard de quelques uns des Romains de l'ingénieux *M. Arnauld*. Dans ses *Observations sur les Ecrits modernes*, il admire la Débonnairté du Sexe pour cet Auteur peu respectueux, & il se fâche pour les Dames. C'est à l'occasion du *Paisan parvenu*, qu'elles avoient trop goûté à son gré.

„ Que le Cœur des Femmes est bon!
 „ s'écrie-t-il. Qu'elles sont indulgentes! Ce
 „ sont elles qui donnent la vogue à des
 „ Livres, où l'on tourne presque toutes leurs
 „ peccés du côté du plaisir grossier, où l'on
 „ empoisonne toutes leurs Actions, où l'on
 „ révèle toutes leurs faiblesses, où leur
 „ Sagesse est donc pour l'effet de leur lâ-
 „ leur

deur, où leur Piété est travestie en impiété, où les gesses les plus innocens, les moindres regards, d'une jeune Fille sont interprétés en mauvaise part; où enfin le Cœur de toutes les Femmes, malignement anatomisé, n'offre aux yeux du Lecteur que de la Corruption & de la turpitude. Que les Femmes sont peu sensibles sur l'honneur de leur Sexe, & qu'il est aisé de les éblouir!

Il semble que Mr. le Chancelier voyant l'indifférence des Dames de France sur ces petits Ouvrages qui ne les peignoient pas en beau, ait pris à Cœur leurs intérêts & leur gloire, dont elles paroissent si peu jalouses. Il défendit en 1748. ces *Romans* qui n'inspirent point de Mœurs. Il permit seulement ceux qui joignent au délassement de l'Esprit, une Morale sage; & qui peut contribuer à régler la conduite. Par là il a fait tomber la *Mariane de Marivaux*. On dit que cette sévérité regardoit proprement l'histoire de la Religieuse si souvent annoncée; & que l'on craignoit qu'elle ne fut une violente satire contre les Personnes consacrées à la Religion. La Police ne s'est pas bien soutenue dans la suite, & la vigilance des Particuliers est aussi nécessaire que jamais pour se garantir du venin de ces mauvais Livres.

LE JOURNAL HENRIQUE

Il n'est pas besoin d'avertir que les Auteurs qui publient ces sortes de Livres sont blâmables. La chose faite aux yeux. Je vais laisser prononcer là-dessus le Spectateur Anglois. Puis que les Livres se multiplient aujourd'hui presque à l'infini, par le moyen de l'Impression, quel soin ne doit pas avoir un Auteur de rien écrire qui puisse infecter l'Esprit des Hommes du Poison mortel du Vite? Ceux qui emploient leurs Talens à le répandre & à l'assaisonner de quelque jeûs doivent être regardés comme les Pestes de la Société, & les Ennemis du Genre Humain. On peut dire de leurs Livres, ce qu'on dit des Persones qui meurent de quelque Maladie contagieuse, qu'ils ne laissent après eux que de l'infection. Ils prennent le contrepied d'un Confucius, d'un Socrate & il semble qu'ils n'ont été envoyés au Monde que pour corrompre la Nature humaine.

J'ai vu des Auteurs Catholiques Romains, ajoute-t'il, qui prétendent que les Ecrivains, d'une Morale relâchée, séjournent en Purgatoire, aussi long-tems que leurs Ouvrages ont quelque Influence sur la Postérité, parce, disent-ils, que le Purgatoire n'est autre chose que la pu-

71 purification de nos péchés, & qu'il n'en sauroit
 72 en être purgé pendant qu'ils corrompent le
 73 Genre humain. Un Auteur plus éclairé en
 74 faveur du Vice, pêche après sa Mort, & il
 75 doit être puni tout le tems qu'il pêche. Mais
 76 Quoi que l'Idée que l'Eglise Romaine
 77 donne du Purgatoire ne soit pas trop so-
 78 lide, continue notre Auteur, on ne
 79 sauroit presque douter que, si l'Âme sé-
 80 parée du Corps, a quelques connoissances
 81 de ce qui arive ici bas, celle d'un Écri-
 82 vain relâché, n'ait plus de regret de cor-
 83 rompre ses Lecteurs, qu'elle n'a de sa-
 84 tisfaction de leur plaire.

85 Cela me rappelle une Pensée encore plus
 forte de Gerson, contre l'Auteur du sa-
 86 riatux Roman de la Rose. Vous savez, Mon-
 87 sieur, que c'est un ancien Poème dont le
 88 but est d'enseigner l'art d'aimer, & de se-
 89 daire la Personne que l'on aime. Ce Chan-
 90 celier de l'Université de Paris, fit un Li-
 91 vre exprès pour combattre le Roman de la
 92 Rose, & pour en arrêter les dangereuses im-
 93 pressions. Il declare que si celui qui avoit
 94 donné au Public ce Livre pernicieux, n'en

a Le Spectateur, Tome II. XLI. Discours

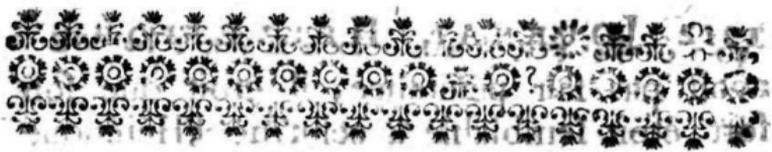
b (En voici le Titre,) Tractatus Magistri Joannis
 Gerson, contra Apertium de Rosa, qui ad Aliquam
 venerem, & libidinosum amorem utriusque sexus
 quoddam Libello excitabat.

1212 * JOURNAL HÉLÉVÉTIQUE
avoit pas fait pénitence, il croit que son
sort étoit semblable à celui de l'Hérétique
Marcion, dont St. Basile disoit que les Suppli-
ces étoient augmentés dans les Enfers à mesu-
re qu'il y descendoit des Ames qu'il avoit sé-
duites & perdues.

Cette Sentence vous paroitra, sans dou-
te un peu trop sévère. Mais ce Roman avoit
fait un mal infini. Il paroissoit depuis
plus d'un siècle, & il étoit encore autant
gouté que dans la nouveauté. Vous savez
aussi bien que moi, qu'il n'y a point d'Hé-
résie plus dangereuse, que celle qui tend
à insinuer le Vice. Je ne parle point du
tems que ces Auteurs ont perdu à de sem-
blables compositions, c'est la le moindre
Article du Compte qu'ils auront à rendre.
Je n'insiste pas non plus sur la dangereuse
situation où ils se mettent pendant la com-
position de leur Ouvrage, de leur imagi-
nation échauffée pendant si long-tems par
ces sujets de Galanterie; mais ne seront-ils
pas responsables au moins des Idées con-
traires à la Pureté, qu'ils ont fait naître
dans les autres? Il y a là de quoi exciter
chés eux de cuisans remors. Je suis &c.

GENEVE.

ODE



O D E

S U R

L' E T A T

P R E S E N T D E L' E U R O P E

Souverains du Docte Empire,
SMUSES, prodiguez moi vos Dons;
Servez ma lougue & mon délire:
J'erre dans les Sacrez Vallons,
Sur les Ailes de Calliope,
Je vais, de nôtre triste Europe,
Retracer le désastre affreux
Vous m'exaucez . . . Ah! quelle Yvresse
Me saisit, m'échaufe, me presse!
VERITE', dirige mes feux!

PRINCES quel Démon de la Guerre
De ses foudres arme vos Mains?
Quoi verrons nous toujours la Terre
Fumante du Sang des Humains?
Par tout, Bellone est triomphante
La Paix fuit, timide & tremblante,
Et ses Autels sont abatus.
Ciel! Sans horreur peut-on entendre,
Préferer le nom d'Alexandre,
Au Nom paisible de Titus!

* **Vous qui la frivole Gloire**
 Qui, sur le Char de la Victoire,
 Volez sans crainte aux Champs de Mars;
 Laissez aux Seiches, aux Tartares,
 Célébrer ces Héros Barbares,
 Que Mars arma de son fison,
 Chaque âge en Guerriers fut fertile;
 Le Tibre a vu plus d'un Castile,
 Mais il n'a vu qu'un seul Cazon.

Rougis, fameux Vainqueur d'Arbèles;
 Rougis de tes sanglants Exploits,
 Princes, à ces fougues cruelles,
 Reconnoissez vous les Grands Rois.
 Doit-on appeler Héroïque
 Un Courage noir, & tragique,
 Enfant de la témérité
 Parlez, dans le Siècle où nous sommes;
 Ne peut-on gouverner les Hommes,
 Qu'en dépouillant l'Humain?

De la Fortune vagabonde;
 Adorateurs ambitieux,
 Voyez sur quel espoir se fonde
 Un Conquérant audacieux.
 Tremblez à la chute fatale,
 Du Héros, qu'aux Champs de Pharsale,
 La volage a précipité,
 Princes, fuyez la Gloire humaine,
 Son éclat n'est qu'une ombre vaine,
 Aux yeux de la Postérité.

FRANÇOIS, jusqu'à son dernier Âge,
 Ne crains point d'admirer BOURBON *
 Rival de César en courage,
 Il égale en Vertus Caton :
 Si sa Main d'un Laurier coupable,
 Profana son Front respectable,
 Son Cœur rougit de ces Exploits
 Un Néron ceint du Diadème,
 Avilit la Roïauté même,
 La Vertu seule fait les Rois.

• Héros crakis, Rois sanguinaires,
 L'Oprobre de l'Antiquité,
 Jouissez, heureux Tempéranes,
 D'une fautive Immortalité :
 Voyez ce Héros pacifique,
 Qui regarde d'un Oeil Strouge
 Vos Triomphes & vos Succès,
 Vray Père d'un Peuple qu'il aime,
 Il ne règne point pour soi-même,
 Mais il regne pour ses Sujets.

●
 La Paix n'est point cette Indolence,
 Qu'assiégent l'éfroi, la terreur,
 Elle est sere sans Insolence,
 Elle est tranquile sans langueur :
 Les Muses, les Jeux & les Graces,
 Volent sur ses paisibles traces,
 Elle est le bonheur des Mortels :
 Du Dieu de Paix, l'Homme est l'Image :
 Est-ce par le sang, le carnage
 Qu'il doit encenser ses Autels ?

Soleil, couvre ton front des Voiles,
 Dont se pare la sombre Nuit;
 * Lugubre Hécate, Astres, Etoiles,
 Cachez l'atreux Jour qui nous luit;
 Elemens, faites vous la Guerre;
 Soleil tombe, embrate la Terre;
 Ouvrez-vous, Gouffres des Enfers;
 Enflamez-vous, Flaines liquides;
 De Monstres, quels Flots homicides,
 Vont engloutir cet Univers?

Sur un Char traîné par la Rage,
 Guidé par l'Interêt humain,
 La Mort, le Meurtre, le Carnage,
 En tous lieux soufflent leur venin:
 Foible & mourante Germanie,
 Tu gémis sous leur Tiranie,
 Tu vas expirer sous leurs Coups:
 Réveille-toi, prends ta Défense,
 Que la Discorde & la Vengeance
 Ailleurs exhalent leur Courroux.

Toi, par qui d'un nouveau Tibère,*
 L'Art monstrueux est combattu,
 Qui pénétres au Sanctuaire,
 Où brille humblement la Vertu;
 Tu la conois, fais toujours Juste,
 Crains de souiller son Temple, Auguste,
 Son Autel doit être sacré:
 Je plains un Roi dont l'ignorance
 S'arme d'une aveuglé vengeance
 J'abhorre un Titan éclairé.

* César Borgia le Heros de Machiavel.

Fiere & Belliqueuse Italie,
 Qui vis à tes pieds l'Univers,
 Tu cours, ô Sanglante infamie!
 Te précipiter dans les fers:
 Jadis la Superbe Carthage,
 Trois fois, renouvela sa Rage,
 Trois fois, ses efforts furent vains:
 Toi, qui bravas le Fer Celtique,
 Oui, Toi qui fis trembler l'Afrique,
 Tu vas expirer par tes Mains.

Neptune, de ta Grote humide,
 Entens gémir les flots sanglants,
 Parois, retiens le vol rapide,
 De ces fiers Escadrons flotans,
 De l'Onde, ô trop Superbe Reine!
 En vain des Rives de la Seine,
 La Paix vient t'offrir ses doux Fruits,
 Tremblante à l'aspect de Bellonne,
 Elle pâlit, elle frissonne,
 Et revole au Sein de LOUIS.

Tu péris, ta fin est prochaine,
 Superbe Europe, tu péris:
 Mais, Ciel! Quelle fraieur soudaine,
 Glace mes timide Esprits!
 Les Cieux s'ouvrent, ah! quel Spectacle!
 Je frémis à ce grand Miracle:
 Un Dieu paroît; Où fuir Mortels?
 Je le sens, il trouble mon Ame,
 A travers des torrens de flâme
 J'entens ces accens solennels:

K k k k

Ou courés vous ? Voyez l'Abîme,
 Ou vous précipitez vos Pas.
 PRINCES, quelle ardeur vous anime,
 Cherchez vous la Nuit du Trépas ?
 Vous périssez ; & les Tempêtes,
 Dès long-tems, grondans sur vos Têtes,
 Sont prêtes à vous abîmer :
 Mais, Toi qui régnes sur la France,
 Vole, étouffe, par ta présence,
 La Foudre prête à s'allumer.

LOUIS, sois l'Arbitre des Princes,
 Dédaigne d'en être l'éfroi :
 La Conquête de vingt Provinces,
 N'immortalise point un Roi.
 Tremblez, Monarques de la Terre,
 Qui faites de votre Tonnerre,
 Le Ministre de vos forfaits.
 Il dit, l'Air gronde, il part, il vole,
 Porté sur les Ailes d'Eole,
 Dans la Voute du Dieu de Paix.

Respectez l'Oracle céleste,
 Princes, à sa Voix, frémissez,
 Calmez votre rage funeste,
 Le Ciel l'ordonne, obéissez.
 Discorde, éfroi de la Nature,
 Un Héros venge notre injure,
 Le Ciel conduit son Bras; tu meurs;
 C'est LOUIS qui te précipite,
 Exhale aux Rives du Cocite,
 Tes atenzats & tes horreurs.



LETTRE
DE NOSTRADAMUS

AUX EDITEURS
DU JOURNAL HELVETIQUE.

MESSIEURS

JE me suis aperçu que depuis que j'ai
quité votre Monde, bien des Ignorans
ont voulu expliquer ou apliquer de mes
Centuries, dans des cas que je n'avois
point en vüe. Come je n'ai eu que celle
du Bien Public & de la Vérité dans mes
Prophéties. (Car, *Messieurs*, nous autres Sor-
ciers du premier Ordre, n'aimons pas à
passer pour Devins de *Montelimar*.) je vous
envoïe la LIV. de mes *Centuries*, qui est
dans la véritable Impression de cet Ouvra-
ge ; mais non pas dans cet Amas mon-
strueux de *Rapsodies*, que l'on m'atribüe à
faux. Si vous jugés que celle-ci soit apli-

1220 JOURNAL HELVÉTIQUE,
quable au tems présent, vous pouvez l'im-
primer dans le *Journal Helvétique* : Cela
m'engagera à vous donner la Clé des sui-
vantes, à mesure qu'elles s'accompliront. Je
suis &c.

NOSTRADAMUS.

Des Bords du STIX.

LORSQUE SUR TROIS QUINZE
SERA ASSIS,
ET QU'ON VERRA QUATRE
LEUR ETRE UNIS;
UN JEUNE AIGLON DU NORD
S'ENVOLERA,
QUI AU VIEUX AIGLE LES
SERRES VUIDERA.

LET.

LETTRE

D'UNE DEMOISELLE

AUX AUTEURS DES PIÈCES *sur l'Amour du Travail.*

C'est me réveiller trop matin ! Quel fâcheux peut-ce être ! Qui frappe ? Qui est là ? C'est l'Amour du Travail. Qu'entens-je ! Dois je ouvrir ! Est-ce bien vous ? Qui est là encore une fois ? C'est l'Amour du Travail, vous dis-je. Hà n'est ce que vous, revenés une autre fois. C'est ainsi que je begaiois, moitié endormie, & la réponse que je faisois au premier Discours sur l'Amour du Travail. On revient à la charge par un Suplement, (tout Amour est pressant,) je frote la paupière, j'étens un peu les bras ; enfin je m'éveille, & je me reconois à certains traits frappans dans le Tableau qu'on m'offre. Quel étonnement ! Je pâlis, mon embarras augmente, je ne sai ce que je veux. Dois-je demander, dois-je donner quelque satisfaction ? Enfin, revenue à moi-même, je me

détermine à faire l'un & l'autre. Dans ce
 sujet je hazarde cette Lettre à Mrs. les
 Ecrivains anonymes, comptant sur l'indulgen-
 ce qu'on ne refuse pas à mon Sexe.

Je vous confesse d'abord, *Messieurs*, quel-
 ques grains de Paresse, elle est come in-
 separable de mon genre de vie ; mais je ne
 prens pas pour cela, etre envelopée dans
 le nombre de ces Paresseux confomés, qui
 ne sont bons ni propres à rien : Ce nom-
 bre est heureusement petit. Je distingüe mon
 espèce ; elle est composée de ces Persones
 qui s'occupent essentiellement de leur pro-
 pre Individu, & singulierement de ce qui
 a rapport aux comodités & aux agrements de
 la Vie ; le nombre de celles-ci est grand ;
 en nous ataquant on provoque un Corps
 considerable.

Quant à moi, *Messieurs*, je suis disposée
 à écouter les bons Conseils, de quelle
 main qu'ils partent, & à recevoir la Verité
 d'où qu'elle vienne. Je profiterai donc de
 vos Avis sur l'usage idu tems. Ce que
 vous en dites est trop solide, trop patéti-
 que pour m'y refuser. Je souhaite que les
 Dames qui se trouvent dans mon cas, se
 disposent à en profiter aussi sincerement que
 moi : mais permettes moi de vous dire,
Messieurs, que vous pourriez avoir mis, vous
 memes, quelque empêchement à la pro-
 duc-

tion de ce bon effet. Devenue votre Profite, un Zèle que je n'avois point éprouvé encore, & qui me porte au bien de la Société, m'enhardit aussi à vous dire librement ma pensée ; permettez le moi, c'est toute la satisfaction que j'exige : La voici.

Je crains qu'il ne paroisse quelque partialité dans vos Dissertations, & par conséquent, je crains le mauvais effet qu'elle pourroit produire. Par exemple, lorsque vous avez rapporté la Parabole des Lis des Champs qui ne sement ni ne filent, pourquoi en borner l'application à notre sexe seulement ? Ne pourroit-elle pas être étendue, fort à propos, au vôtre aussi ? Combien d'Hommes de tout âge, vrais Lis des Champs pour l'inaction & l'inutilité, ne surpassent point en parure SALOMON dans toute sa gloire. De plus, & puisque vous avez su dire tant de belles & bones choses, en faveur de l'Amour du Travail & pour en former le goût ; souffrés que je vous demande, pourquoi vous gardés le silence, sur un Vice qui se présentoit, ce me semble, tout naturellement dans votre Sujet ; je veux parler de celui du Travail même, dégénéré en Travail excessif.

Je vous demande donc la grace, *Messieurs*, de lever ces obstacles, principalement le dernier. Bien intentionnés come

vous l'êtes pour le bonheur des Hommes ; je vous prie d'employer encore vos heureux Talens & votre Erudition, à combattre ce défaut, qui n'est que trop commun. Je vous crois d'autant plus obligé de le faire, que sur votre silence à cet égard ; l'Amour propre de ces Gens qu'une cupidité insatiable agite sans cesse, pourroit les flatter, qu'en faisant les justes Eloges du Travail en général, vous avez fait précisément le leur : Dès-là point d'amendement à espérer, ils s'affermiroient plutôt dans leur illusion.

Il seroit superflus, *Messieurs*, d'insister sur l'existence de ce Vice ; vous avez trop d'expérience pour méconnoître, & trop de droiture de sentimens, pour ne désapprouver pas, tant de Gens ardens & après en matière d'intérêt ; occupés sans relâche de Projets assortissans ; trahés souvent sur la subtilité ou l'imposture ; Gens qui comptent pour perdu, tout moment qui n'avance pas leur fortune ; peu humain, peu compatissans & souvent Cœurs de Bronze, pour tout ce qui n'est pas eux-mêmes ; enfin qui négligent entièrement, ou peu s'en faut, tout ce qui a rapport à l'Âme, aux Connoissances & aux Lumières dont elle pourroit & devrait être ornée.

Voilà, *Messieurs*, des Gens d'autant plus

dignes de vos soins officieux, que je ne vois
 Personne les ataquer de front. Seroit-ce
 peut-erre par une crainte aprochante a cel-
 le que j'ai lue dans une Comedie. Mercu-
 re y parlant seul, de l'Intoret perfonne,
 s'enonce de cette maniere. (Le Theatre
 represente le Palais d'un Financier.)

Que ces Lambris d'ors & que ces Murs durables,

Que tous ces Marbres que voilà,

Ont écrasé de Miserables,

Pour bien loger ce Monstre là :

Taisons nous, le voici lui-même qui s'avance.

Son aspect m'éblouit & son air d'Opulence,

A je ne sai quoi d'impofant,

Je le méprise en son absence.

Mais je le respecte present.

Non, *Messieurs*, vous n'etes point à ti-
 mides, le Beau-Sexe que vous n'avez pas
 épargné, doit le penser ainsi, & le Mer-
 cure dont vous vous servés, n'est pas celui
 de cette Comedie. Deploies donc je vous
 en conjure, votre Savoir & votre Eloquen-
 ce sur la Matière que je vous indique : Je
 vous enverrois le plaisir & la gloire de ce
 Travail, je vous l'enleverois même si mes
 conoissances égaloient mes desirs.

Il se peut, *Messieurs*, que la tractation
 du sujet proposé, seroit susceptible d'incon-
 vénienens. Seroit ce le Grelot à atacher au
 cou du Chat de la Fable ? Je ne le pense
 pas.

pas. Votre dextérité levera & conciliera aisément toute difficulté. Il s'agit des Vices & non des Vicieux, & si vous réussissés à les forcer dans leurs Retrachemens, votre triomphe en sera d'autant plus glorieux.

Vous avez censuré la Paresse, l'Indolence, la Moleste, parce que ceux dans qui ces défauts se trouvent, sont à charge ou inutiles à la Société. Suivés je vous prie, Mrs. le même principe; étalés le préjudice que cause à cette même Société, les tristes effets de cet acharnement infatigable pour accumuler, pour s'élever; de cette frénésie qui ne donne aucune trêve à tant d'Intrigans, à tant de Gens de tout ordre. Vous aurés là Mrs. un vaste champ pour exercer vos heureuses dispositions à la lute. J'espère que si vous vous donés cette peine, elle ne sera pas inutile; de plus je m'assure qu'après avoir élaboré le sujet proposé, vous trouverés que les Vices à toucher, sont plus nuisibles encore à la Société Humaine, & par conséquent plus dignes de répréhension, que la Moleste & l'Indolence des Dames ou des jeunes Gens désœuvrés que vous avés ataqué. Lorsque vous vous êtes adressés à ces derniers, ne trouveriés vous point, que probablement une partie d'entre eux pourroit s'excuser en disant, qu'ils ne seroient point oisifs, ou qu'ils le seroient moins

moins, si l'avidité injuste de ceux qui ne disent jamais c'est assés, n'avoit acaparé tout ce qui pourroit les occuper utilement. Si donc il y avoit des cas où pareille excuse fut légitime, & que dans la multitude à observer, des diverses espèces de Desœuvrés, plusieurs d'entr'eux pussent s'en servir, que de conséquences à tirer! que de désordres à toucher. Il faudroit absolument tourner la Médaille, disculper les Innocens, charger les Coupables.

Je dois ajouter avant de finir, qu'en exposant à votre judicieuse Critique, le Vice du Travail immodéré, soit du Corps soit de l'Esprit; je me suis attenduë que vous distingueries, ceux qui y sont contrains, ou par certain facheux sort, ou par la dureté de ceux de qui ils dépendent.

Un peu de courage, Mrs, reprenés le Pinceau, vous le maniés à merveille, le sujet me paroît riche, mérités encore du Public, & croiés moi véritablement.

Le 30. Décembre *Votre très-humble*
 1741. *Servant. L. T.*

Depuis ma Lettre écrite, j'ai vu vous apprendre, *Messieurs*, une bonne nouvelle. Deux Sœurs de mes Amies que je vis hier, ont reçu votre Doctrine. Mon exem.

exemple a été votre doctes & vives Leçons ; vous voilà toutes de feu pour le Travail. L'Amie s'est déterminée à l'Agriculture, qu'elle veut exercer dans un beau & vaste Jardin, peu éloigné de la Maison ; elle prétend en tirer ce qu'il y aura de plus exquis, en Fruits, légumes, Jardinage &c. La Cadette se vouë à l'économie du Ménage, à la Cuisine principalement, où elle excellera sûrement. Voilà du bon, Camarade du beau ! Je leur ai lu cette Lettre qu'elles ont aplaudie : Elles me chargent de joindre leurs sollicitations aux miennes, pour vous engager *Mrs.* à vous exercer sur le sujet que je vous y propose ; elles ont même voulu absolument que je vous déclarasse, si vous vous refusés à nôtre demande ; qu'elles se croiront en droit de conclure, ou que vôtre Zèle s'est ralenti, ou que vous vous sentés quelque indulgence pour le Vice indiqué, ou enfin que vous conformés à la foule des Déclamateurs, vous tennés sur les Pécadilles, pour garder le *Tacot* sur le reste.

Je n'aurois point pensé à vous faire cette petite ruse ; quatre yeux voient mieux que deux ; ils ont aussi plus de malice ; vous excuserés cependant celle de mes Amies en faveur de leur bonne intention ; d'autant mieux que ces coups de bec de nôtre Sexe sont

sont peu redoutés de Messieurs les Savans; Ici elles me grondent sur les épitètes de Ruse & de Malice, que je viens de donner aux pensées qu'elles m'ont fournies; elles veulent les justifier par mille raisons, qu'elles me soufflent; je les supprime néanmoins pour ne point vous ennuier davantage; & pour couper court avec elles, j'ai prononcé d'un ton ferme: Ce qui est écrit est écrit.



NOUVELLES

LITTERAIRES

LES Héritiers **CRAMER & Frères PHILIBERT**, Libraires de Geneve, proposent au Public, par Soucription, une nouvelle Edition de *M. T. Ciceronis Opera, cum Delectu Commentariorum*, à *Josepho d'Olivet*, en beau Papier, & Caractères neufs, de St. Augustin pour le Texte, & de Garmond pour les Notes, conformément à l'Edition de Paris, & très corecte, s'engageans à n'imprimer les feuillets où il y auroit des fautes essentielles. L'on fait que cette nouvelle Edition est la meilleure de toutes celles qui ont paru jusqu'à present, & qu'elle

qu'elle est nécessaire à tous les Savans, & dans tous les Collèges, Academies & Universités.

- Il y aura 9. Volumes in 4. pour le prix de Liv. 67. de France, ou de Liv. 40. Argent courant de Geneve, par Soufcription, ou qui est presque la moitié moins que celle de Paris.

Ceux qui n'auront pas soufcrit en paieront 54. Liv. de Geneve, ou 90. Liv. de France.

On paiera un tiers en soufcrivant, un tiers en recevant 4. Vol. & le restant en retirant les derniers Volumes. On recevra les Soufcriptions jusqu'à la fin de l'Edition. Ceux qui voudront paier toute la Soufcription d'ici au mois de Juin 1742. auront dix pour cent de Rabais.

Le I. Volume contient les Ouvrages de Rhétorique.

Les II. & III. ceux de Philosophie.

Les IV. V. & VI. Les Oraisons.

Le VII. Les Epitres familières.

Le VIII. Les Epitres à Atticus.

Le IX. Les Epitres *ad Quintum Fratrem*, & *ad Brutum*; avec les Fragmens de Cicéron; les Ouvrages étrangers ou supposés; l'Histoire de Cicéron; & enfin des Tables très amples faites exprès pour cette Edition.

On

DECEMBRE 1742. 1231

On donnera séparément ces Ouvrages, en payant 5. Liv. par Volume séparé, Argent de Geneve, ou 8. Liv. 10. sols de France.

On n'en imprimera de séparés que le nombre qu'on aura demandé d'ici au Mois de Juin 1742.

On donnera la Liste de tous les Soucrivans de l'Ouvrage complet à la fin ou au commencement de l'Ouvrage, ainsi on prie ceux qui le souhaiteront de donner leurs Noms & leurs Titres bien distinctement & au plutôt.

On pourra souscrire dans les Villes principales de l'Europe, chés les Libraires & Négocians qui auront les Projets signés de Mrs CRAMER & PHILIBERT.

Les Notes seront placées au bas des pages où elles ont raport, au lieu que dans l'Edition de Paris, elles sont à la fin du Volume.

On comencera l'Ouvrage au Mois de Mars 1742. & on distribuera les Volumes à mesure qu'ils paroîtront de trois Mois en trois Mois.

Au reste cette Edition se fait sous l'Approbation de Mr. l'Abè D'OLIVET lui-même, qui veut bien y faire quelques changemens convenables.

Le mot du Logogriphe du Mois de Novembre est ALMANACH.



T A B L E

L Lettre aux Editeurs sur la Botanique.	1137
Réflexions sur l'Etude des Plantes & sur leur usage.	1142
Extrait de l'Histoire de Fred. Guillaume Roi de Prusse.	1158
Lettre sur la Lecture des Romans.	1177
Ode sur l'état présent de l'Europe.	1213
Lettre de Nostradamus aux Editeurs, écrite des Bords du Stix.	1219
Centurie de Nostradamus applicable au tems présent.	1220
Lettre d'une Demoiselle aux Auteurs des Pièces sur le Travail.	1221
Explication des Logogriphe de Novembre.	1231

ERRATA DE NOVEMBRE.

Page 1096. Ligne 8. Êtres, lisés, Arbres.
P. 1110. Strophe 3. il faut lire ainsi le
dernier Vers:

De Bien, de Mal, de Vrai, de Faux.

P. 1120. 20. divisibilité, lisés, indivisibilité.
Le pénultième, lisés: On ne faut
tribuer qu'à ces autres respecta-
blés sans apas, & en particulier à
celui qui est le plus important à sa Religion.

